LA REVUE THÉÂTRALE

Nouvelle Série N° 2

Prix net 1f50
Étranger .... 2 „

Cautin & Berger

...s & Vente à la Librairie du FIGARO, 26, Rue Drouot

Mr A. de MAX
Le Cardinal XIMENES de la SORCIÈRE

LE FIGARO

GRAND JOURNAL INDÉPENDANT A SIX PAGES

DIRECTEUR-GÉRANT : Gaston CALMETTE

CHRONIQUEURS :

EMILE OLLIVIER, VICTORIEN SARDOU, JULES CLARETIE, EDMOND ROSTAND, de l'Académie française ; MARCEL PRÉVOST, MAURICE MAETERLINCK, A. CLAVEAU, GEORGES OHNET, JULES ROCHE, EMMANUEL ARÈNE, ALFRED CAPUS, MAURICE DONNAY, GASTON DESCHAMPS, EDOUARD ROD, ETIENNE GROSCLAUDE, ABEL HERMANT, PAUL STRAUSS, FRANCIS CHEVASSU, ERNEST DAUDET, FRANCIS JAMMES, FŒMINA, HENRY BORDEAUX, PIERRE DE COUBERTIN, GABRIEL DE LA ROCHEFOUCAULD, LE PASSANT, etc.

Le Figaro publie chaque samedi une page de musique.

Le Salon des Abonnés créé par la gérance actuelle, est le rendez-vous de tous les abonnés et amis du grand journal mondain, qui peuvent y faire leur correspondance et y trouver tous les journaux étrangers, les renseignements utiles à leurs achats, téléphone, télégraphe, etc. Trois à quatre fois par mois, des concerts intimes sont donnés dans ce Salon des Abonnés que décorent d'élégantes vitrines où figurent les dernières créations du commerce et de l'industrie parisienne.

PUBLICITÉ

La publicité du **Figaro** est la plus recherchée parce qu'elle est lue par le monde élégant dans tous les pays.

Les **Fives o'clock** offerts à ses abonnés, dans le grand hall du premier étage, par le *Figaro*, sont les réunions les plus appréciées par l'originalité de leurs programmes et le choix distingué des célébrités artistiques qui y prennent part.

ABONNEMENTS DU " FIGARO "

Paris, Seine et Seine-et-Oise : 60 francs par an avec la prime mensuelle du *Figaro-Modes*.
— — — Six mois : **30** francs. — Trois mois : **15** francs.
Départements : 75 francs par an avec la prime gratuite mensuelle du *Figaro-Modes*.
— Six mois : **37** fr **50**. — Trois mois : **18** fr. **75**.
On s'abonne dans tous les bureaux de poste de France et d'Algérie
Étranger (Union postale) : **86** francs par an avec la prime gratuite mensuelle du *Figaro-Modes*.
— — Six mois : **46** francs — Trois mois : **21** fr. **50**
Les changements d'adresse se font sans supplément de prix. Il suffit d'envoyer une bande d'abonnement.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, PUBLICITÉ ET PETITES ANNONCES
à l'Hôtel du "Figaro", 26 Rue Drouot, PARIS

Le **FIGARO-MODES** *mensuel est servi* **GRATUITEMENT** *à tous les abonnés du'n an du journal* **LE FIGARO**
(Prix du numéro : **2** fr. net ; à l'Étranger : **2** fr. **50**.
Abonnement : **22** fr. ; Départements, **24** fr. ; Étranger, **28** francs).

Le **FIGARO ILLUSTRÉ** *mensuel, superbe revue artistique avec nombreuses planches en couleurs. Cette année — qui est la vingt-deuxième depuis son apparition — la direction du* **FIGARO** *a fait de nouveaux sacrifices pour augmenter encore l'éclat de cette magnifique publication. La direction en est confiée à M. Roger Milès, notre éminent collaborateur ; nous nous sommes également assuré le concours de MM. Henri de Régnier, Romain Coolus, Georges Lecomte, Pierre Veber, Ch. Henri Hirsch, etc., ainsi que celui de l'élite des peintres contemporains.*
(Prix du numéro : **3** francs net ; à l'Étranger : **3** fr. **50**.
Abonnements : **36** francs par an pour la France et **42** francs pour l'Étranger).

LA REVUE THÉATRALE

SOMMAIRE DU NUMÉRO 2 (Nouvelle Série)

TEXTE. — *Bavardages de Théâtre*, Paul Gavault. — *Chronique de Quinzaine*, Edouard Gauthier. — *Entr'actes*, George Vanor. — *Le Dédale*, Camille de Sainte-Croix. — *La Mise en scène*, Théodore Massiac. — *Sonnets de l'Entr'acte*, Henri Second. — *A propos de la « Sorcière »* (Inquisiteurs et Sorciers), Dr Maurice de Thierry, — *La Mise en scène de la « Sorcière »*, Th. Massiac. — *Revue de la Critique*, Albert Dayrolles. — *Théâtres à côté*, Henry Fransois. — *Concerts et Music-Halls*, R. Sainte-Marie. — *Le Théâtre en Province et à l'Etranger*. — *La Mode au Théâtre*.

ILLUSTRATIONS. — Couverture et hors-texte en couleurs : M. de Max, en cardinal Ximénès, de la *Sorcière* ; Mme Sarah Bernhardt, Zoraya, de la *Sorcière* ; Mme Bartet, dans le *Dédale*. — Dans les articles : portraits de Mmes de Nuovina et Judic ; scènes de *Maison de Poupée* et de *Frère Jacques* ; portraits des interprètes du *Dédale*, photographies des décors et des scènes de la pièce ; composition ornementale pour les *Sonnets de l'Entr'acte* ; reproduction des décors de la *Sorcière* ; grande planche reproduisant le décor du 5e acte de la *Sorcière* ; portraits de M. Sardou, et de M. Hervieu chez lui ; scènes et croquis pris aux Mathurins ; scènes de la *Belle au Bois dormant*, représentée à Bruxelles.

REVUE THÉATRALE (PREMIÈRE SÉRIE)

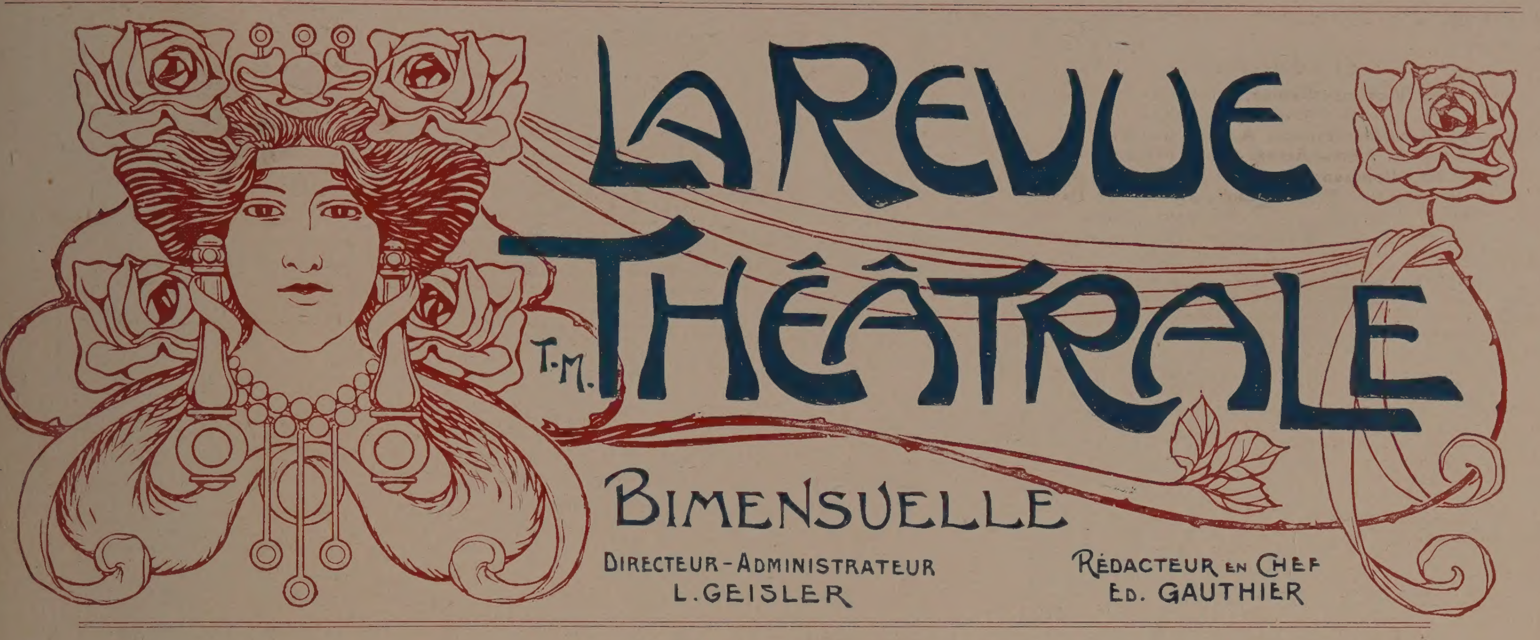
Couvertures des Numéros parus

N° 1. Mme Georgette Leblanc.
N° 2. M. Paul Mounet.
N° 3. Mlle Spindler.
N° 4 Mme Moreno.
N° 5. Mlle Diéterle.
N° 6. Mlle Lavallière.
N° 7. Les Sœurs Mante.
N° 8. Mlle Marie Leconte.
N° 9. Composition allégorique en couleurs
N° 10. Mme Germaine Gallois.
N° 11. Mme Jeanne Raunay.
N° 12. M. Albert Lambert.
N° 13. Mme Cora Laparcerie-Richepin.
N° 14. Médaillon.
N° 15. Mlle Hélène Gondy.
N° 16. Portrait de Willy et Colette.
N° 17. Portrait de Miss Bessie Abott.
N° 18. Portrait de M. Georges Berr.
N° 19. *Chevauchée des Walkyries.*
N° 20. Mlle Jane Nicloux.
N° 21-22. Composition en couleurs pour les concours du Conservatoire.
N° 23. Mlle de Craponne.
N° 24. Masque de Beethoven.
N° 25. Mlle Dussane et M. Brunot.
N° 26. Composition en couleurs de M. Denis.
N° 27. M. Renaud, dans *Hérodiade*.
N° 28. Mlle Mitzy-Dalti, dans *Cadet Roussel*
N° 29. Composition ornementale et Mlle Rose Syma.

Le Numéro : **50 Centimes.**

En vente à la Librairie du FIGARO, 26, rue Drouot.

3e Année. — Nouvelle Série. — N° 2. Janvier 1904. — II.



Abonnements :

Un an : Paris .... 36 fr.
— Départements ..... 36 fr.
— Étranger .... 48 fr.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
60, Rue de La Rochefoucauld — Paris
Téléphone 271-94

ATELIER SPÉCIAL DE PHOTOGRAPHIE
Couture, opérateur

Abonnements et Vente :
LIBRAIRIE du *FIGARO*, Hôtel du *Figaro*
26, Rue Drouot — Paris.

Le Numéro
France .... 1 fr. 50
Étranger .... 2 fr. »

Publicité
Armand Marrast et Cie
seuls concessionnaires,
19, Boulevard des Capucines
Téléphone 324-82

Bavardages de Théâtre

Un de mes confrères qui a récemment obtenu un grand succès auquel personne ne s'attendait dans le théâtre qui l'a joué, m'a tenu ce langage évidemment empreint de la plus regrettable mauvaise foi :

« Mon cher ami, lorsque des comédiens répètent une pièce, ils se laissent, volontiers, questionner par leurs parents, amis et connaissances, sur la valeur de l'œuvre nouvelle qu'ils vont interpréter.

« Ils ont des opinions nettes et extrêmes. Ils vous répondent : « C'est infect ! » ou : « C'est de premier ordre ! »

« Et ce verdict, que le public ratifie, une fois sur mille environ, dépend, de plus, de circonstances étrangères à la pièce même. »

« L'opinion d'un acteur, sur l'ouvrage qu'il étudie, est basée :

1° *Sur l'importance du rôle qui lui est confié.*

Développement. — L'importance du rôle est *relative* et non *absolue*. Il ne suffit pas, pour trouver grâce devant un interprète, de lui donner un bon rôle, il faut encore que ce rôle soit *le seul bon*. De plus, il y a le syndicat des joueurs de « pannes, » les incompris, qui sont le fond de la troupe et les artistes de talent ordinaire qui créent un domestique et doublent une vedette : pour ceux-là, il n'existe, en fait de bonne pièce, que celles où l'interprète principal est malade.

2° *Sur le degré de sympathie que lui inspire l'auteur.*

Développement. — Si l'auteur n'a pas pris la précaution, huit jours avant la lecture, de faire visite à l'interprète et de lui rappeler, en termes émus, les grands succès de sa carrière, l'interprète le déclare, selon son âge, vidé ou incapable.

3° *Sur la nature de ses relations avec le directeur, le jour de la lecture.*

Développement. — Ne pas espérer d'indulgence de la part d'un comédien qui a été récemment mis à l'amende, ou qui n'est pas content de sa place sur l'affiche, ou qui ne se trouve pas suffisamment payé, ou qui possède, dans le théâtre, une amie qu'on n'a pas engagée ou qui est mal servie.

4° *Sur la façon dont la pièce a été lue.*

Développement. — Il est évident qu'un bon lecteur donnera l'impression d'un triomphe assuré, et qu'un lecteur médiocre ou mauvais donnera, aux comédiens qui l'écoutent, l'impression d'un désastre probable.

« Voilà, mon pauvre ami, les éléments essentiels de l'avis des comédiens. Il en existe un autre, à la vérité, qui est le flair personnel, ce sens du théâtre : certains artistes en possèdent beaucoup.

« Il faut noter aussi que, dans chaque établissement, on trouve le monsieur qui ne se trompe jamais : ici, c'est le souffleur, là, c'est un électricien, ailleurs, c'est le chef de claque, ailleurs encore, c'est la première vedette.

« Mais, en thèse générale, le seul dont l'opinion n'a vraiment aucune importance, c'est l'auteur de la pièce. »

Ainsi parlait mon confrère.

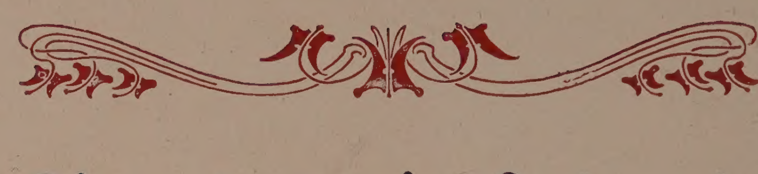
Je n'ai pas besoin d'ajouter que les considérations ci-dessus exposées me paraissent des plus inexactes et ne sauraient, en tous cas, être appliquées aux théâtres où j'ai eu l'honneur et le plaisir d'être joué.

Le lecteur intelligent et avisé l'eût, d'ailleurs, deviné, si j'avais oublié de préciser ma pensée à cet égard.

Paul GAVAULT.

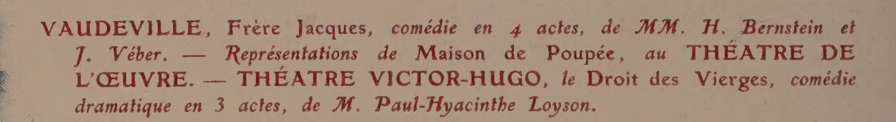

Cl. Cautin et Berger.

Mme de Nuovina.



Chronique de Quinzaine

Frère Jacques.
M. Tarride
(Jacques Jouvenin)


VAUDEVILLE, Frère Jacques, *comédie en 4 actes, de MM. H. Bernstein et J. Véber.* — *Représentations de* Maison de Poupée, *au* THÉATRE DE L'ŒUVRE. — THÉATRE VICTOR-HUGO, *le* Droit des Vierges, *comédie dramatique en 3 actes, de M. Paul-Hyacinthe Loyson.*

Tandis que se poursuit le succès de *Fiammette*, ce conte ravissant, si joliment orné de musique par M. Xavier Leroux, l'Opéra-Comique s'inquiète louablement du soin de son répertoire : finissant une série de représentations de *Carmen* — avec Mme de Nuovina, cette Carmen oubliée, et M. Clément, dont la fortune brille actuellement d'un bel éclat — pour reprendre *Le Roi d'Ys*, si bellement décoré de mélodies sapides, qu'interprètent Mlle Marguerite Carré, Mlle Friché, MM. Dufrane, Vieuille, Beyle et Billot.

Après quatre-vingts brillantes représentations, la Revue des Variétés s'est corsée, pour mieux finir, de scènes neuves et d'attraits prenants. Son second acte s'augmenta de « Cinéma-Snob » fantaisie réjouissante, et devant les blanches colonnades de la Bourse, érigées au troisième tableau, la bonne Mme Judic épuisa, avec cet art que nul ne lui a ravi, un répertoire changeant d'alertes chansons.

Le nom de Mme Réjane, à peine éteint sur la rotonde du Vaudeville, qu'il avait irradié pendant dix années, le nouvel ordre des choses a appelé en scène *Frère Jacques*.

Pièce charmante. S'il manque de valeur dramatique, ce *Frère Jacques*, du moins, possède-t-il l'agrément de ces jolis riens auxquels se complaît la mode parisienne. Il n'est point charpenté, mais sa peinture est si fraîche ! Plus d'une de ses situations manque de vraisemblance, mais pour donner lieu à des prétextes d'action si gentils ! Ses effets se renouvellent, mais en duos d'amour si tendres, si subtils, si légers ! A vrai dire, ces duos constituent le plus gros et le meilleur de la pièce : mais l'un est écrit en majeur, l'autre en mineur, et ces modes différents justifient leur répétition, diversifient leur charme ; puis leurs interprètes nuancent si précieusement leurs effets !...

De l'esprit, des phrases, des mots, l'originalité d'un ou deux personnages à côté auraient dû séduire les baignoires et conquérir le parterre... Point. *Frère Jacques* n'a pas eu de longs soirs, et le Vaudeville, un peu chagrin, recherche une étoile...

Jacques Jouvenin est beaucoup mieux qu'un gentil garçon. C'est un homme assez élégant, spirituel, mais surtout honnête et d'une délicatesse de sentiments méticuleuse. S'il se trouve sans situation et dénué de fortune, aux redoutables environs de la quarantaine, c'est qu'il a trop cédé à cette insouciante manie qu'ont les boulevardiers de confier leur or aux goussets de leur gilet plutôt qu'aux pochettes de leur porte-monnaie. Voilà tout.

En attendant la trouvaille de la solution capable de procurer une suite à sa vie, il villégiature chez sa marraine, Mme Morange, excellente dame fort riche, sans cervelle, et, comme souvent les écervelés, entichée d'idées extraordinaires et d'impossibilités attrayantes. Cette dame chaperonne une nièce à elle ; une nièce jolie, cela va sans dire, indépendante, volontaire — pourrait-on croire — mais plutôt taquine, gamine, rieuse, comme pour mieux cacher, sous les apparences d'une nature très en dehors, un petit cœur très aimant que, sans en avoir l'air, ou bien, sans le savoir, elle garde à Jacques, son ami de toujours, qui, depuis toute petite l'a gâtée, choyée, bichonnée, s'est montré sans cesse le confident attentif de ses joies, le conseilleur avisé de ses désespérances de demoiselle.

Geneviève est riche, et déjà nombre de beaux messieurs ont tourné autour d'elle ; mais jusqu'à présent, peut-être pour se réserver à l'avenir dont l'inconnu peut lui céler un gros bonheur fortuit, la petite s'est ri de ces empressés ; et de même, frère Jacques, poussé par un instinct où il y avait comme de la jalousie et de l'égoïsme, a facilement trouvé chez les courtiseurs, cent prétextes à moqueries...

Présentement, il est question, pour Geneviève, d'un mariage Chantalard. Le cas, cette fois, est plus grave, car il a l'agrément de tante Morange, éblouie par l'établissement de sa nièce en vraie comtesse. Le fauteur de cette union est certain marquis authentique, mais désargenté par de coûteuses habitudes de cercle et de vie dehors, qui captive la vieille dame, la flatte et pousse son fils tant qu'il peut : son fils, un quelconque dadais, sorte de truchement susceptible de lui procurer, sur la dot captée, les ressources indispensables à sa chère existence....

Oui, mais Geneviève est mal décidée, et il faut bien compter avec sa

Cl. Cautin et Berger.


Mme Judic.

Frère Jacques.
Mme Thomassin (Geneviève).

tête.... Naturellement, ce sera frère Jacques qui fera la solution du dilemme. Prendra-t-elle, ou ne prendra-t-elle point l'enfant Chantalard ? Ce problème est posé dans un entretien dont le détail est ravissant... Jacques comprend qu'il faut finir un jeu, fixer le sort : le sien, celui de Geneviève. Il a peur d'en venir à aimer cette petite. Geneviève agréera le Chantalard ; celui-ci, du moins, est neutre : il ne la fera point souffrir. Mieux vaut, somme toute, ce hasard bénin qu'une plus dangereuse position innovée par le caprice de tante Morange, quand lui ne sera plus là, car il doit se rendre bientôt en Bolivie, aux fins d'y prospecter des caoutchoucs.

Geneviève regimbe devant une situation louche. Cette hâte mise par frère Jacques à l'attribuer, comme cela, à l'inconnu lui semble bien inexplicable. Pourquoi donc est-il si pressé de partir ? Son « grand copain, son sage mentor » garderait-il un secret ? La mutine s'efforce de savoir ; mais Jacques, méfiant, brusque les choses et pronostique définitivement Chantalard, sans rémission.

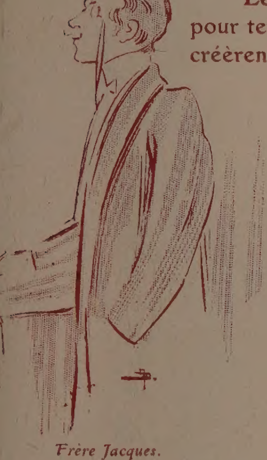
Puisqu'il le veut, certainement on prendra l'objet... et Geneviève de se sauver, toute peinée...

De dépit, Geneviève épouse. Jolie cérémonie, son mariage ! La gent inopportune qui s'y presse est plus bête que nature. Que va-t-elle devenir ?... Jacques affecte trop de chercher la porte où il pourra le mieux filer en Bolivie... On sent qu'il n'ira pas loin. D'ailleurs, une Américaine, amie de Geneviève, miss Flossie Adams, prévient ce faux déserteur en lui amenant la mariée.

Frère Jacques.
M[lle] ANDRÉE MÉRY.
(Miss Flossie Adams)

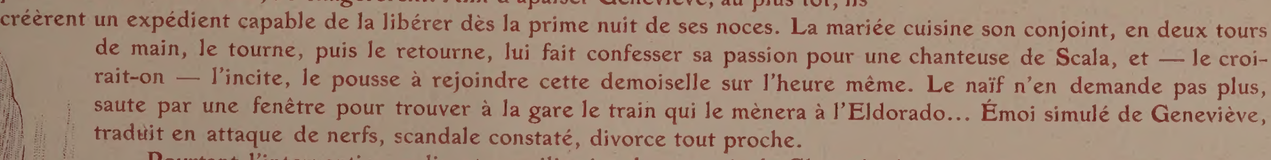
Frère Jacques.
M[me] MARIE MAGNIER (M[me] Morange).

Ici le duo en mineur. Geneviève s'emploie à desceller le cœur fermé de son ami, qui résiste à ses griffes. Jacques se dérobe, glisse, échappe, et la petite pleure sérieusement un bonheur qui n'est pas si loin parti.



Frère Jacques.
ÉRAND (le marquis de Chantalard).

Les auteurs, pris par les circonstances, ont choisi des défaites vaudevillesques pour terminer les choses ; ils exagérèrent. Afin d'apaiser Geneviève, au plus tôt, ils créèrent un expédient capable de la libérer dès la prime nuit de ses noces. La mariée cuisine son conjoint, en deux tours de main, le tourne, puis le retourne, lui fait confesser sa passion pour une chanteuse de Scala, et — le croirait-on — l'incite, le pousse à rejoindre cette demoiselle sur l'heure même. Le naïf n'en demande pas plus, saute par une fenêtre pour trouver à la gare le train qui le mènera à l'Eldorado... Émoi simulé de Geneviève, traduit en attaque de nerfs, scandale constaté, divorce tout proche.



Pourtant l'intervention polie et conciliatrice du marquis de Chantalard empêcherait la rapidité désormais nécessaire à l'intrigue, si elle ne se distrayait aux mines « flirteuses » de miss Flossie Adams. Dame Morange profite de cette éclaircie pour appeler Jacques, en lui boutant dru la nouvelle de la ruine soudaine de sa nièce, provoquée par la fuite d'un notaire familial. — Frère Jacques est tout de suite là, s'empresse au château, et ne tarde pas à révéler son amour pour Geneviève, puisqu'aucun argent ne le gêne plus. Quand il sait la supercherie, il est trop tard..... Avec Geneviève, il devra garder les millions dont elle est encombrée. Et ce sera la récompense de son désintéressement généreux.

Cette comédie, bien que gracieuse, est fort sevrée de logique, surtout depuis la nuitée de noces où le jeune Chantalard court si vite quérir à la gare un dénouement favorable.

Mais la logique, mon Dieu ! contraint assez vilainement les circonstances de la vie réelle, pour qu'il ne faille point toujours l'exiger au théâtre, à moins que ce ne soit dans les pièces à thèse, qui prétendent à la démonstration de principes ou de psychologies.

Il était impossible de trouver, pour Geneviève et pour Jacques, deux plus fins interprètes que M[lle] Thomassin et M. Tarride ; avec eux, M[me] Marie Magnier fait une curieuse tante étourdie, M[lle] Andrée Méry silhouette pittoresquement une Américaine Providence, M. Lérand présente un marquis très observé, M. Numa pallie avec de l'adresse les désavantages de son rôle niais. M. Baron, enfin, outre un peu le notaire dont il a la charge.

Maison de Poupée retrouve actuellement de beaux succès. Le fait est curieux à noter, se produisant si loin de l'innovation discutée de cette œuvre fameuse d'Ibsen, au Théâtre de Paris. Quelques soirées de M. Lugné-Poë ont ramené l'intérêt sur le thème bizarre de cet ouvrage.

Si de nouveaux débats ne se sont point élevés pour ou contre *Maison de Poupée*, on a, du moins, beaucoup conférencié à propos d'elle. Nous avons entendu, au Nouveau-Théâtre, M. Nozière, puis M[me] Brémontier, définir les mobiles de son action ; M. Han Ryner a examiné sa raison d'être, en l'Université populaire du faubourg Saint-Antoine ; même M[me] Suzanne Desprès, M. Lugné-Poë et les acteurs de l'Œuvre voulurent bien consentir à exposer sur l'étroite scène de ce cénacle studieux les situations tangibles de la pièce, qu'ils devaient représenter, peu de jours après, presque en gala, au Parc de Bruxelles et à Luxembourg.

Le Droit des Vierges, récemment affiché au Théâtre Victor-Hugo, ne mérite pas complètement l'assez mauvais accueil qu'on lui a fait. Évidemment, comme toutes les

Phot. Rev. Théât.



Maison de Poupée. — 1[er] ACTE.
M[me] SUZANNE DESPRÈS (Nora.) — M. LUGNÉ-POË. (Helmer.) — M[lle] ROGGERS (M[me] Linde.) — M. G. SAILLARD (le D[r] Ranck.)

Cl. Rev. Théât.



Mme Suzanne Desprès. *Maison de Poupee.* — 1er Acte.

pièces outrancières, celle-ci va loin et déraille quelquefois; mais une partie, du moins, de sa thèse est justement élevée contre la funeste tradition de certaine société formaliste, qui clôt encore ses filles dans une ignorance abstraite des réalités de l'existence, jusqu'au moment où, après de tardives et insuffisantes préparations, elle les livre au mariage : à un état nouveau dont elles désirent les libertés séduisantes et dont elles ignorent les nécessités, les voluptés, les périls, et où leur frêle conscience, qu'il n'est plus de mode d'armer de croyances, peut, tout de suite, tournoyer et se perdre.

Certes, l'autre part de la thèse est discutable, qui exige de l'homme venant au mariage un état moral, et même physique, aussi net que celui de la femme qu'il recherche. Elle se prononce contre un état de choses très antique, étayé de considérations physiologiques, auquel il n'est guère aisé de remédier. Mais encore faut-il admettre qu'une jeune fille, naïve et dénuée de toute teinture philosophique, puisse ingénument proférer la révolte de sa pureté contre son épouseur, si, la veille de ses noces, il lui est soudainement donné de comprendre la débauche où son joli fiancé se roula, avant que le rassasiement de son sang, l'intérêt de ses affaires, ou peut-être un désir pervers, l'incitassent à rechercher sa personne intacte et sa dot.

C'est de l'audace presque louable que l'attaque de ce condamnable état de mœurs. Observé en dehors de son principe, l'ouvrage a un développement intéressant, mais fastidieux, parce qu'il se prolonge, parfois, hors de propos, étire des situations inutiles, s'attarde à des idées à côté, à des chimères indifférentes à sa marche. L'auteur montre du discernement et des qualités de métier; ses effets ont de la portée; son style est net, et c'est un peu puérilement qu'on lui a reproché deux ou trois apostrophes malencontreuses. Au début, l'exposition des caractères est vigoureusement faite. Des bourgeois, les Brousseau, sont en passe de marier leur fille à un de ces hommes de lettres dont la gloire hante les coulisses de la Célébrité. Le père, brave homme, ne voit dans cet événement que la probabilité de son admission dans un cercle chic; la mère, sage et prude personne, garde, en cette circonstance, comme toujours, la tâche qu'elle prit d'estomper, chez elle, la violence des événements; leur fille, Simone, à peine venue du couvent pour se marier, se laisse pousser où on veut...

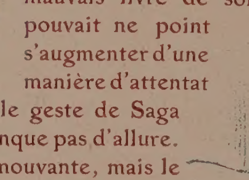
Il faut que la curiosité de la jeune fille, informée par hasard, lui fasse lire un des ouvrages de son fiancé, dont la littérature est suffisamment érotique... Est-il invraisemblable, alors, que son âme candide s'effare, que son esprit se monte, qu'une peur affreuse la gagne, et qu'elle se suppose vouée, par l'ineptie ou l'intérêt des siens, à la discrétion d'un homme qui répugne maintenant à tout son être?... On la juge folle, malade, et on la marie quand même, attendu que le mariage est bien, suppose-t-on, le meilleur remède à son mal. Cette malheureuse se laisse faire, par crainte du monde. Mais sa condition devient misérable : elle est à son mari sans lui appartenir; il tient son corps quand il veut, mais son âme rétractée lui échappe... Après, l'auteur s'est perdu. Hésitant à l'endroit d'une conclusion, il s'en est tenu à une discussion creuse de mari à femme, au bout de laquelle on peut supposer un arrangement possible.

Cl. Rev. Théât.



Maison de Poupée. — 2e Acte. Mme Suzanne Desprès. M. Lugné-Poe.

Sur ce thème se greffent plusieurs situations d'une sobriété très estimable et douées d'une forte expression; pourquoi faut-il que leur impression soit annihilée par des hors-d'œuvres inutiles et des fautes regrettables? Ainsi la détresse de Simone, pour se confier trop tendrement à une jeune Canadienne, Saga, amie de ses parents et momentanément logée chez eux, suscita les propos équivoques des plaisantins. La scène où Simone pleure ses illusions dissipées par le mauvais livre de son fiancé pouvait ne point s'augmenter d'une manière d'attentat du petit Brousseau contre la Canadienne, et, cependant, le geste de Saga fustigeant ce brutal avec une lanière à chiens, ce geste ne manque pas d'allure. L'intervention des parents de la pauvre apeurée est fort émouvante, mais le délire de Simone, en fin de l'acte, dure trop. Pourtant cette fenêtre ouverte, la nuit, sur leur corps résigné, n'est-ce pas la mort que choisissent les désespérées, qui n'osent se frapper d'un couteau ou tremblent d'avaler du laudanum?... Plus tard, par exemple, la contrainte d'un enfant, dont le mari menace sa femme pour la guérir de son humeur nerveuse, est tout à fait déplacée.



Une mise en scène fort adroite règle la pièce dans une décoration complètement remarquable.

La troupe formée par M. Bour produit là une impression excellente de naturel et de vérité. M. Bernard, surtout, fait du père de Simone un bourgeois égoïste extrêmement réussi. Mme Lise Fleurie donne à Mme Brousseau l'attitude paisible qui lui convient. Mme Charlotte Barbier dessine originalement le personnage de Saga. Mme Bertile Leblanc force un peu les énervements de son rôle, mais cette réserve faite, il faut la louer d'une création fort difficile. Sa voix blessée convient on ne peut mieux aux plaintes de la petite fille, jetée si inconsidérément dans une aussi malheureuse aventure.

Edouard GAUTHIER.



Le Droit des Vierges. — 2e Acte.



Cl. Studio.

Le Dédale. — 5e Acte. Mme Bartet (Marianne).

LE DÉDALE

PIÈCE EN CINQ ACTES ET EN PROSE, DE M. Paul HERVIEU

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LA SCÈNE DU THÉATRE-FRANÇAIS, LE 19 DÉCEMBRE 1903.

C'est une œuvre qui, à première audition, a déconcerté. Les plus sincères ont attendu d'avoir revu le spectacle ou lu le texte dans la brochure, pour se prononcer. Ayant été de ceux-ci, je ne me trouve que plus à l'aise, aujourd'hui, devant l'élucidation faite, pour définir, de mon mieux, quelles réserves j'avais notées, d'abord, et comment elles s'étaient imposées à mon esprit.

Mais je dois, avant tout, rappeler la donnée générale.

Divorcée d'avec Max de Pogis et remariée à Guillaume Le Breuil, la belle et sévère Marianne, née Vilard-Duval, tient encore au passé par un double lien : la survivance secrète de l'amour trahi, renié mais non détruit, et l'existence d'un enfant unique né de ce premier amour conjugal. Élevé par elle et par le second mari, cet enfant n'en est pas moins allé passer quelques jours de vacances auprès de son père, le premier mari. Il y tombe subitement et gravement malade. Appelée à son chevet, Marianne, devenue Mme Le Breuil, se retrouve en présence de Max. Leur fils se rétablit. Alors, surexcitée par ses longues et angoissantes veillées, la mère, enfin rassurée, redevient femme dans un réveil de pensées et de sensations, confus et grisant. Mal défendue contre un brutal rappel de sollicitations physiques, éblouie par un brusque reflet des joies de jadis, elle s'émeut d'un regain de passion, cède au vertige et se laisse reprendre par l'homme qu'elle avait voulu fuir à jamais. Or, elle n'a pas plutôt failli qu'elle en éprouve honte, remords et désespoir. S'arrachant à cette reprise perfide, elle se ressaisit, s'évade, se réfugie auprès de Guillaume et, sans détour, sans bravade, lui confesse tout. Profondément atteint, mais magnanime, il offre d'absoudre et d'oublier.

Cependant Max, l'homme de volupté, remis en goût par la perversité de son bref succès, est revenu rôder autour de la proie un instant reconquise. Cet ancien mari, devenu amant redouté, trouve dès lors en face de lui le second mari, averti, vaillant et vigilant. Au premier choc de rencontre, leur commune passion se déclare sans feinte, et trop violente pour qu'un duel, si sanglant soit-il, puisse produire, par la suppression de l'un d'eux, un dénouement acceptable et suffisant. Mieux encore que son rival, Guillaume a le sentiment qu'ils doivent disparaître l'un et l'autre. Il surprend Max, errant la nuit, dans le parc, en quête de rendez-vous. De brèves paroles s'échangent.

Un hasard a fait que cette scène eût lieu au bord d'un profond ravin, où, dans l'ombre, coule un torrent meurtrier. Guillaume se jette sur son rival, le terrasse et roule avec lui dans la mort.

... Évidemment, malgré la tenue claire et simple de ces développements, *Le Dédale* est une pièce très *préparée*. J'y reviens et j'y insiste, sans malveillance. Au contraire ! Quoi qu'en puissent ergoter en leur manie de



Cl. Studio.

M. Le Bargy. (Max de Pogis). M. Paul Mounet. (Guillaume Le Breuil).

Cl. Studio.





M. Bartet (Marianne).

parler pour ne rien dire — faute de rien sentir et rien comprendre — les têtes creuses de l'esthétisme extravagant, ce n'est jamais un défaut, au théâtre, qu'une pièce soit minutieusement machinée, pourvu qu'il y ait de la bonne huile psychologique dans les ressorts et qu'aucun rouage n'y grince faux. Or, dans *Le Dédale*, cet art de préparation n'est pas seulement très raisonné ; il est aussi fort personnel. Car c'est sur l'habile combinaison de personnages accessoires que s'est surtout concentré ce savant travail, au rebours de tant de pièces moins étudiées, où tout repose sur les protagonistes. Ici, toute la charge morale du drame pèse sur un des personnages de second plan, allégeant d'autant l'allure et la marche des personnages principaux.

Il faut le dire maintenant. C'est cette originale disposition qui, jointe à une qualité particulière de style (sur laquelle je reviendrai tout à l'heure), m'a, je le confesse, troublé et dérouté tout d'abord, en retardant mon entière compréhension de l'idée foncière.

Oui, par la curieuse ingéniosité de M. Hervieu, le rôle le plus intéressant de son œuvre est loin d'occuper le premier rang dans la distribution. C'est de Mme Vilard-Duval, mère de Marianne, qu'il s'agit.

Cl. Studio.

Mlle Renée du Minil (Mme de Pogis).

Si, dans les quelques scènes où elle apparaît, discrètement, cette personne à principes ne se montrait pas l'étonnante femme qu'elle est, rien de ce qui arrive autour d'elle n'aurait lieu. Ce n'est pourtant qu'à l'examen que l'on perçoit sa marque dévote et sectaire sur toute la destinée de sa fille. Ses premières velléités d'opposition au divorce, malgré les torts reconnus et incontestables de Max, sont déterminantes. Elles créent un trouble général des consciences qui autorise et favorise les pires conséquences.

C'est cette bonne dame qui fait le brouillard ; c'est elle qui suscite cet embarras à trouver quelque heureuse issue ; c'est elle qui organise ce *dédale* où tous se perdront.

Sans doute, elle n'est manifestement un obstacle à rien. Ses protestations, ses résistances n'apparaissent que comme de vaines gesticulations maussades et formalistes que l'on vénère ironiquement au passage, sans s'y arrêter. Malgré elle, on divorce ; on se remarie malgré elle. On croit même qu'elle se résigne, avec bonne grâce, au peu d'effet immédiat de ses platoniques injonctions.

Cela apparaît, du moins, quand Marianne la presse de toutes ses excellentes raisons.

« Que te répondre? » soupira-t-elle... « Faut-il renier ma loi chrétienne? Je ne le peux; mais je n'irais jamais non plus jusqu'à te maudire... Fais ce que tu voudras... Et que Dieu ne te punisse pas ! » C'est pourtant l'ingénieuse préparation de cette sourde influence qui place Guillaume Le Breuil, à peine marié, et sans qu'il s'en rende compte d'abord, hors du parfait prestige conjugal, hors de cette tendre et spéciale vénération que les épouses, dans cette caste, n'observent guère que dans l'exercice exclusif du seul amour qu'on leur ait reconnu légitime. Dressées, nourries, instruites, façonnées pour cet amour fixe, si quelque circonstance les pousse à l'affranchissement, à l'évasion, elles ne sauront — pauvres dévoyées — trouver dans l'essai d'un second attachement, si qualifié soit-il, qu'un refuge faible et provisoire.

Cl. Studio.



Mme Bartet (Marianne) *Le Dédale* M. Paul Mounet (Le Breuil).

Trahie et douloureuse, puis libérée par un effort bien au-dessus de ses moyens, l'incertaine et impersonnelle Marianne ne saura longtemps se garder dans l'illusion qu'elle ait pu, sans reproche, compter deux hommes dans sa vie — tous deux existants.

Alors, avec quel douillet cynisme s'énoncera la féroce revanche de Mme Vilard-Duval en ses meurtrières conclusions. A son second gendre, affreusement dupé et désespéré, elle dira gravement :

— Je prends sur moi de vous rappeler que vous mîtes, dans l'existence de Marianne, la menace d'une grande punition. Aujourd'hui, croyez bien que cette union néfaste est condamnée. Marianne, providentiellement rappelée par son enfant en danger, auprès de son premier, de son seul mari, ne se considère plus comme votre femme !

Et toute cette énormité glisse au fil de l'action scénique, d'une si douce manière qu'à peine, à l'entendre, la saisit-on assez pour frissonner. C'est la particularité de cette pièce de M. Hervieu ; c'en aura été aussi le danger voulu qu'il ait fallu bien prêter l'oreille à ces inci-

Cl. Studio.



M. Le Bargy (Max de Pogis) — *Le Dédale* — Mme Bartet (Marianne)

dences discrètes, pour en percevoir tout le subtil et important relief.

... D'autres personnages sont aussi à sortir du second plan.

Je ne dis pas cela pour M. Vilard-Duval, qui n'est qu'un raisonneur à peine utile, ni pour Mme de Pogis mère, qui ne tient, auprès de son fils Max, qu'un vague emploi de confidente dévouée, pas même conseilleuse, et de messager mondain.

Il y a davantage à glaner dans un ménage mitoyen, celui d'Hubert et Paulette de Saint-Eric.

Hubert a trompé sa femme. Elle l'a su ; et, petite personne pratique, elle s'en est autorisée pour ne plus lui appartenir.

Hubert s'en est plaint à Marianne qui lui a promis de ramener Paulette à réconciliation. Il s'ensuit une sérieuse causette, confidentielle, qui permet aux deux femmes de se révéler dans tout leur contraste, en quelques traits bien francs.

— Écoute, Paulette ! Ton mari vient de m'intéresser à ses revendications contre toi.

— Qu'il fasse ce qu'il voudra, pourvu qu'il ne me demande plus rien !

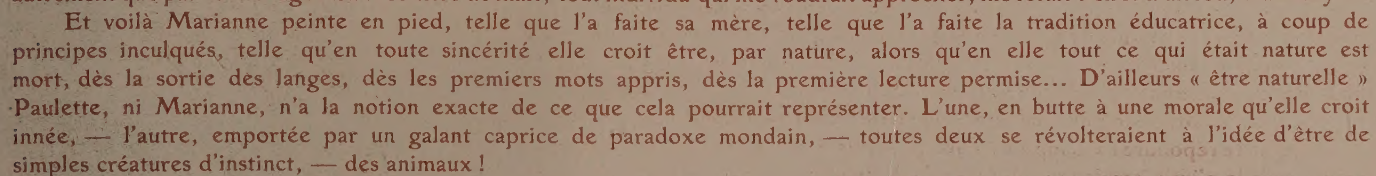
— Pourtant... — il n'y a pas plus de deux ans, — tu m'as, un jour, avoué que tu n'étais pas, toi-même, sans reproche.....

— Je n'ai pas oublié la circonstance, ni combien tu fulminas, alors, contre la femme qui accepte de se partager. Approuve-moi donc d'avoir saisi ce prétexte... Je ne suis plus qu'à un seul !

— Mais je ne t'ai pas conseillé d'opter pour l'amant ! C'est à ton mari que tu te dois !

— Le baiser le plus impur n'est pas celui que la Loi défend ! C'est le baiser dont on n'a pas envie !

— Moi, j'estime si haut les pudeurs de la femme, que je n'admets pas, pour un homme, la possibilité d'en triompher autrement que par le mariage ! Sans ce titre de mari, tout individu qui me voudrait approcher, me ferait l'effet d'un fou, d'un satyre !



Et voilà Marianne peinte en pied, telle que l'a faite sa mère, telle que l'a faite la tradition éducatrice, à coup de principes inculqués, telle qu'en toute sincérité elle croit être, par nature, alors qu'en elle tout ce qui était nature est mort, dès la sortie des langes, dès les premiers mots appris, dès la première lecture permise... D'ailleurs « être naturelle » Paulette, ni Marianne, n'a la notion exacte de ce que cela pourrait représenter. L'une, en butte à une morale qu'elle croit innée, — l'autre, emportée par un galant caprice de paradoxe mondain, — toutes deux se révolteraient à l'idée d'être de simples créatures d'instinct, — des animaux !

— L'habitude conjugale, déclare Paulette, et ses facilités convenues, voilà ce qui fait le plus ressembler notre espèce aux bêtes !

A quoi Marianne riposte :

— Ce qui me semble le plus nous ramener vers les animaux, c'est d'ignorer les devoirs ; c'est de s'abandonner à des relations plus ou moins passagères ; c'est de vouloir être séduites par des compliments et de se donner pour du sucre !

Et, mélancolique, mais satisfaite, elle voudrait conclure :

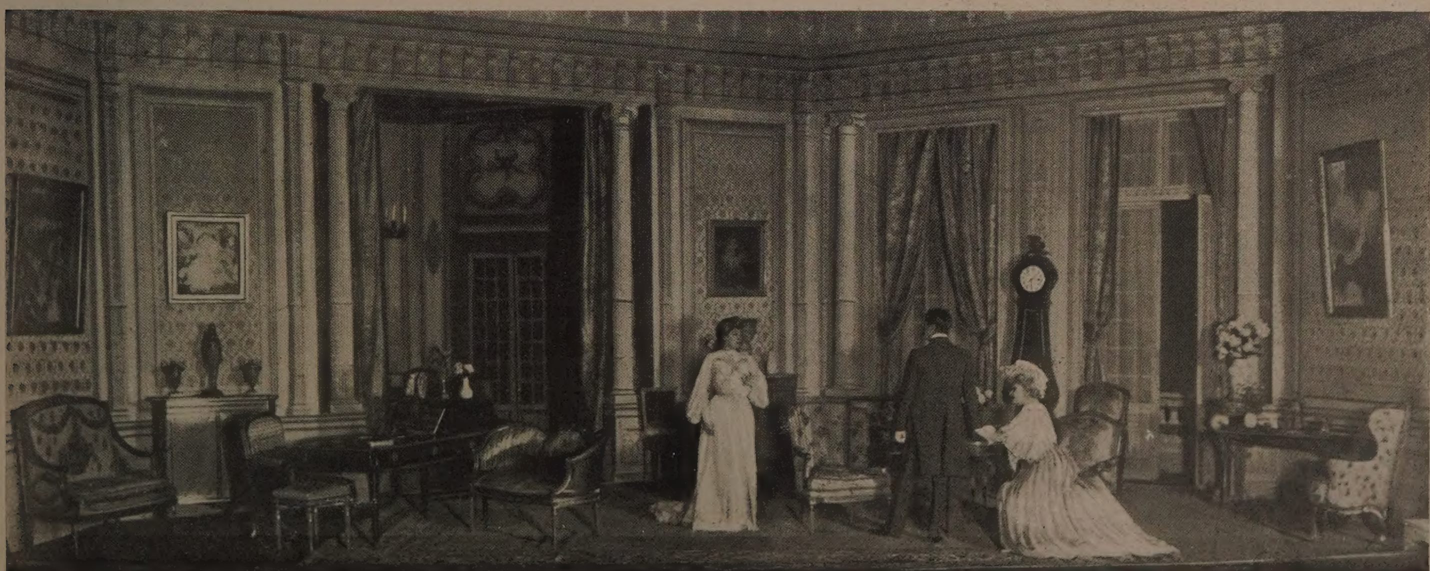
— Il est clair que nous avons, toi et moi, deux façons de sentir. Nous ne pourrons jamais nous entendre !

Mais Paulette lui souffle le dernier mot :

— Qui sait ? Nous sommes femmes ! Nous sommes peut-être plus pareilles que nous ne pensons !

Oui, Paulette ! Oui, Marianne ! Vous êtes beaucoup plus pareilles encore que l'une de vous n'est disposée à le croire ! Mais pareilles, non point parce que vous avez une commune base de sexe..... Pareilles, hélas, parce qu'aucune de vous deux ne vit, ne parle, ne pense, ne sent par elle-même ! Pareilles parce que vous êtes, chacune à votre pôle, — deux petites choses vaines, déshumanisées, refabriquées selon des préjugés tout noirs ou des modes toutes roses, — parce que vous agissez : ici, selon les codes étroits d'une grave et fausse éducation ; là, selon des gestes étudiés dans des salons où l'on jacasse sur des immoralités détachées de chroniques blagueuses, de romans truqués, de poésies factices. Et la vérité vraie, intime, consciente, ne jaillit de vous deux que lorsque vous vous déclarez, l'une et l'autre, au gré de dégoûts ou d'appétits différents mais équivalents — également loin de la Nature.

Cl. Studio.



Le Dédale. — 2e Acte. — Mme Bartet (Marianne) — M. Le Bargy (Max de Pogis) — Mlle du Minil (Mme de Pogis)

Cl. Studio.



M. Le Bargy. Mme Bartet. M. Paul Hervieu.

AU FOYER DES ARTISTES

... Tout ceci est assez caractéristique de la manière difficile, précieuse et savoureuse de M. Paul Hervieu. Mais ce qui est tout à fait propre au *Dédale*, ce qui montre le mieux l'ampleur particulière de sa conception littéraire, c'est la majesté singulière d'un style qui se soutient, monumental, tout au long des cinq actes. Dès les premiers mots de la première scène, le ton s'élève à un choix d'expression qui, tout de suite, étonne. C'est le calme M. Vilard-Duval qui ouvre le feu. Il s'en faut qu'il parle une langue de bourgeois débonnaire. S'il veut faire part à Guillaume Le Breuil de certaines difficultés, c'est ainsi qu'il prélude : « Ma femme estime en vous *le fils excellent* d'un de mes anciens collègues à la Cour. Elle *rend hommage* à cette *sorte de chevalerie* que vous ont *conférée* les *entreprises lointaines*, vos *luttes avec la Nature*, dans les pays de grand élevage et de grandes chasses, » etc., etc.

En leur apparat de haute broderie, ce sont des termes du plus solennel XVIIe siècle, auxquels il ne manque que les douze pieds, la césure et la rime pour marcher au pas et sous l'uniforme des alexandrins de tragédie. Et je ne saurais tenir un exemple plus décisif que celui fourni par l'allure exceptionnelle de ce beau drame pour plaider, avec lui, la cause qui m'est chère du théâtre en vers et du symbolisme tragique.

La tragédie, classique ou romantique, avec sa cadence et son enveloppe mythique, garde et gardera toujours, en dépit des modes, sa raison d'être dans la littérature de toutes les races et de tous les temps. C'est un principe d'art auquel le rationalisme scientifique et les progrès réalistes ne porteront jamais atteinte. Sans doute, au XIXe siècle, Balzac, Stendhal, Barbey-d'Aurevilly, Mérimée, Villiers de l'Isle-Adam, Flaubert, Taine, Cladel, Zola n'écrivirent qu'en prose ; sans doute, les bonnes pièces de Balzac, de Musset, de Dumas, de Becque furent, comme le *Chatterton* de Vigny, des œuvres en prose. Mais ce n'est pas pour cela que la tragédie et le drame lyrique doivent être des formes condamnées et bannies. Et les époques qui les renient sont des époques bornées et incomplètes. Stéphane Mallarmé, quand il conférenciait sur sa foi symboliste, a fort noblement et justement défini ce point. Certains caractères de personnages qui ne sont pourtant ni au-dessus, ni au dessous, ni en dehors de l'humanité, couvent des passions violentes, contradictoires ou infiniment secrètes et subtiles, que ne traduiraient pas nettement le dessin précis et la couleur exacte d'une prose réaliste. Oreste, Œdipe, les Horaces, Phèdre, sont des êtres non moins vrais que Madame Bovary, Joseph Prudhomme ou la Cousine Bette. Le seraient-ils autant en s'exprimant comme ceux-ci et si leur extériorisation dramatique s'opérait sans rythmes et sans images ? Oui, si l'on en croit Diderot ou Flaubert. — Non ! selon Corneille et Leconte de Lisle. Or, en résumé, *Le Dédale* est matière à tragédie.

Si son grand mérite est d'en avoir la substance, son tort est de n'en pas avoir franchement l'aspect. Trois au moins des personnages sont de proportions héroïques : Guillaume Le Breuil, sorte de Thésée invincible et pourtant vaincu, — Max de Pogis, fatale et troublante figure shakspearienne de mâle nerveux et capricieux, aux sens de courtisane dont quelque analyse scientifique établirait sans doute la constitution physiologique, mais ne traduirait certes pas la prestigieuse et lyrique séduction, Mme Vilard-Duval enfin, telle que nous l'entrevoyons par delà son médiocre masque bourgeois, travaillée par le magnétisme des dominicains du Saint-Office, souffrant avec délices et préparant la souffrance d'autrui avec l'aveugle et voluptueuse ténacité d'un instrument de fanatisme trempé dans la peur de l'enfer. Un homme de la valeur de M. Hervieu ne pouvait s'y méprendre. Visiblement il a compris l'ampleur de sa tâche quand il en a évalué les proportions. Et c'est à cela qu'il faut attribuer sa volonté de s'y conformer non point lyriquement, ni même symboliquement, comme fit Villiers de l'Isle-Adam pour son Axel, — mais au moins, en une prose choisie et pompeuse, qui magnifiât l'action générale et son ambiance morale. Il a fait cela en sincère et grand artiste. M. Paul Hervieu a voulu son *Dédale* tel qu'il l'a vu dans la vie moderne. Nous y avons peut-être perdu une merveille lyrique, mais non sans compensation, puisque cette particularité de vues nous vaut une œuvre entièrement originale et qui, par la singularité de sa tentative, en dehors même de la réussite morale et dramatique, s'est assuré une place hors rang et fort distinguée dans le répertoire nouveau.

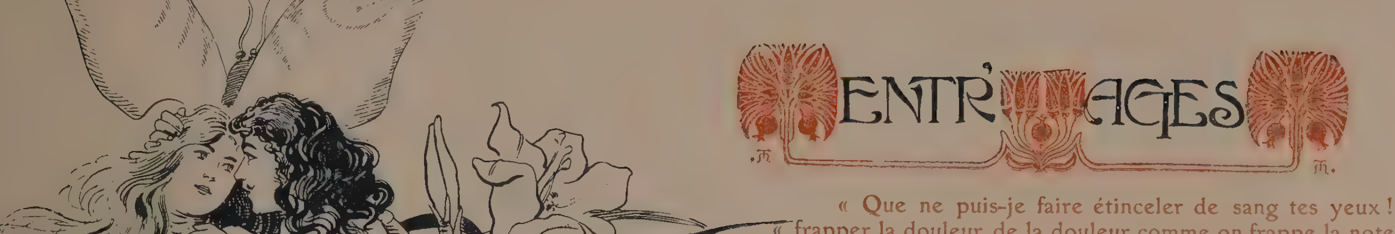
Camille DE SAINTE-CROIX.

Cl. Studio

Mlle Leconte. *Le Dédale.* M. Paul Mounet.



Mme SARAH BERNHARDT
Zoraya, de la *Sorcière*,



« Que ne puis-je faire étinceler de sang tes yeux !
« frapper la douleur de la douleur comme on frappe la note
« de la note !... Que ne puis-je, ô bien-aimée, saisir le
« médium du sanglot dans ta gorge ? Que ne puis-je, ô adorée, avec
« tes membres vivants, pétrir une lyre d'impeccables agonies !... Je
« voudrais d'abord faire frissonner en toi la vie, puis l'y faire brûler à
« nouveau, et, à la minute de cette consomption, arracher ton âme
« même à travers ta chair. — Cruelle, cruelle ! Savante cruelle ! —
« Cruelle, dis-tu ? Mais l'amour rend ceux qui l'aiment aussi savants
« que le Ciel et aussi cruels que l'Enfer. Ah ! que celui qui foule les
« âmes des hommes et les étoiles des anges, me donne une joie. — Laquelle ?
« tu m'épouvantes : mon Dieu ! comme tu m'épouvantes ! — Qu'au lieu de se
« nourrir du lait céleste, mes lèvres s'alimentent du doux sang de tes petites blessures,
« et que, de ton sein jusqu'à ta ceinture, elles aspirent leurs faibles gouttelettes ! —
« Grâce ! — Que ne puis-je boire tes veines comme du vin et manger tes seins comme du
« miel. — Grâce ! grâce ! — Que ta chair n'est-elle ensevelie dans ma chair !... »

... Cela ne nous empeche point de préférer la douceur avriline...

Ce dialogue, imparfaitement traduit, et imité d'Algernon-Charl-Swinburne, s'échange entre une jeune femme impérieuse et une jeune fille meurtrie, au cours d'une tragédie d'amour qu'une petite troupe anglaise promène ces jours-ci, en Hollande, et nous offrira bientôt, à Paris, à bureaux fermés. L'auteur en est un prince d'orgueil et d'intelligence, qui fut immolé, il y a dix ans, sur l'autel du piétisme anglican et qui périt misérablement dans une alcôve sordide de la banlieue de Paris. Il avait fanatisé des hommes et des femmes, connu tous les narcissismes, éprouvé toutes les sorcelleries de l'amour et de la gloire, jusqu'au jour où ses œuvres furent livrées, comme aux jours du Moyen Age, au bûcher du bourreau. Ne citons pas son nom, mais révélons ce fait qu'aujourd'hui un quatuor de grandes artistes allemandes divulgue cette pièce anonyme dans des cercles privés.

Nous n'avons pas à apprécier ici la *morale* ou la *politique* des choses ; l'animal humain se dirige selon les soleils qui le chauffent, la plante humaine se développe selon les printemps qui la couvent. C'est une femme qui parle à une femme dans ce dialogue dévorant ; mais l'homme apparaît à la fin de l'œuvre ; il venge la nature au nom de ses lois, il chante la norme sublime de la vie, de la vie peut-être conventionelle, peut-être tyrannisante, mais de la vie implacablement régulière, et il extermine la femme de proie, et il ne pardonne pas non plus à sa plaintive victime. « Tu as cherché le ravissement dans la torture, dit-il à la splendide « coupable, tu as voulu la volupté douloureuse ; que tu sois femme ou homme, tu as perdu le droit de l'être humain ! » Et, avec des mains vengeresses et justicières, il étrangle la souveraine des chambres matelassées et des sanglantes délices. Et, des mêmes mains (à notre goût, alors iniques), il supprime l'élégiaque et presque innocente amie dont les cordes nerveuses allaient vibrer d'horribles harmonies. Et remarquez que, lorsqu'on disait, dans *La Tour de Nesle* : « Ces murs absorbent les sanglots et étouffent l'agonie, » les spectateurs nantis de quelque littérature se borborygmaient d'une rigolade incoercible ; changez le sujet, montrez l'événement passionnel amortissant, en ses retraites, les cris enivrants des maîtresses suppliciées... ; alors, les mots comiques du mélodrame suggèrent des visions angoissantes ; on ne rit plus, parmi les auditeurs privilégiés que j'observais l'autre soir, dans cette cité étrangère, et l'on frémira peut-être chez nous, quand certaine inattendue Marguerite de Bourgogne (ou d'ailleurs) dilettantisera ses martyrisantes et littéraires ingéniosités.

..... Cependant, nous ne défendons pas ces cauchemars de sanglantes perversités dont les décors s'éclairent d'une lune maudite escortée d'étoiles damnées ; mais nous devions signaler l'audace théâtrale, toujours croissante, toujours progressive dans une avancée de sujets hideux ou sublimes. Cela ne nous empêche point de préférer sur la scène la douceur avriline d'une candide amoureuse offrant sa bouche en fleur au baiser d'un rêveur ébloui.

De ces maladivités, allons à la force pure. Il y a un artiste qui vient de donner un magnifique exemple aux artistes de toutes les scènes. Quoique son génie se soit exercé dans une science peu honorée, quoique les charmantes princesses de la comédie et les grondeurs rois tragiques dédaignent un peu sa valeur, il a indiqué à tous le devoir. C'est un fait que les artistes ne savent point s'en aller à temps ; c'est une chose avérée que, sur la scène, quelques-uns et quelques-unes persistent à rechercher des applaudissements qui ne louent guère que le souvenir de leur voix qui tombe et de leur ardeur qui s'éteint. Ils n'ont pas compris, elles n'ont point admis qu'il faut quitter le théâtre avant que le théâtre ne les quitte. Or, l'artiste dont je parle était le premier en son genre. Il s'appelait Paul ou Pierre Pons. C'était une vraie colonne de bronze humain, un réel prodige de chair granitique. Champion invincible, il avait étouffé des athlètes, brisé des cages thoraciques de géants rocheux, broyé et émietté des siciliens rusés, des moscovites imprudents. Il désira, pour couronnement de sa carrière, la conquête de cette ceinture d'or que décernent des jurys olympiques sinon olympiens. Sans effort, il gagna la ceinture dorée. Eh bien ! ce qui vaut mieux, paraît-il, il gagna la bonne renommée. Car, le lendemain de sa victoire, il déclara qu'ascensionné au sommet de son art et de sa célébrité, il ne risquerait plus que la déchéance, il renonça pour toujours à la lutte, et tel l'imperator romain quittant la pourpre pour le tablier agreste, il est parti, pour sa Sorgue natale, s'adonner à la culture des pastèques et des melons d'eau.

Si le vieux jeune premier qui s'est effondré jadis en scène, aux pieds de Marguerite Gauthier, avait su quitter à temps la carrière, il n'aurait pas eu besoin de deux domestiques pour le relever, et le public n'eut pas gardé le risible souvenir de sa sénile et gâteuse décrépitude. Le grand chanteur Faure, l'exquise minaudière Emilie Broisat, la Blanche Baretta des philibertinages bourgeois, et de trop rares autres artistes ont compris qu'il faut abandonner en pleine victoire le ring théâtral, et que les courtisans du succès, les flatteurs de la mode les eussent menés à d'irréparables défaites. Que leur abdication et la récente retraite du champion de Vaucluse inspirent donc tels obstinés que l'on devine ; imitez ce roi du tapis, ô princes des planches ; et, à la stature colossale de Paul Pons, mesurez si l'exemple ne vient pas de haut !

George VANOR.

... Si le vieux jeune premier qui s'est effondré...



Cl. Hugues, Londres.

Mme BARTET



Le Dédale. — 5e Acte.

La Mise en Scène

LE DÉDALE. — LA MISE EN SCÈNE D'AMATEUR

La douloureuse tragédie moderne où M. Paul Hervieu fait se heurter entre elles ses nobles et sévères idées, sous le couvert des personnages qui les représentent ; cette pièce, d'un symbolisme à la fois si particulier et si impressionnant pour l'esprit, est éminemment suggestive à plus d'un titre. En ce qui concerne la « mise en scène, » elle fournit l'occasion d'examiner jusqu'à quel point l'auteur et l'interprète peuvent différer, lorsqu'il s'agit de faire vivre une œuvre théâtrale aux yeux du public.

Certes, si le metteur en scène se bornait à interpréter l'ouvrage du dramaturge, ce qui est son devoir strict ; s'il se conformait aux indications de l'auteur, il n'y aurait rien a examiner. Mais, la plupart du temps, le metteur en scène règle tout à sa guise, selon ses vues, à sa manière de comprendre, les caprices de son goût, et toutes les objections de l'auteur ne sauraient prévaloir contre ce qu'il considère comme étant son domaine exclusif. A l'auteur d'écrire sa pièce, au metteur en scène de l'animer, de la mettre debout, de lui donner l'impulsion vitale.

Et pourtant, l'auteur, en composant, fait une mise en scène, la première, la bonne, puisque c'est celle qui marque les péripéties de son discours dramatique, qui les délimite, qui les met en relief. En examinant quelques passages du *Dédale* à cet égard, on reconnaîtra combien, en effet, la version de l'auteur est préférable à celle de son interprète, bien que cette dernière ait [illegible].

Dès le commencement, le désaccord se produit. Pour son décor du premier acte, M. Hervieu indique : « Un salon. Mobilier riche de bourgeois graves. » Intervient alors le metteur en scène qui imagine d'apparier un superbe ameublement de style en vieille tapisserie, avec deux hauts sièges et un canapé modernes, dont le velours vert sombre forme un véritable disparate. Ce n'est pas par le goût que brillent les gens du lieu ! Le salon du deux est préférable, sans rien d'extraordinaire. Quant a la chambre a coucher qui suit, c'est une merveille de charme et de grâce, avec ses blanches boiseries sculptées, ses délicieux panneaux Louis XV, ses adorables peintures du temps, ses meubles si harmonieux, c'est bien l'exquise retraite d'amour et de mystère, où la Pudeur, rougissante, va laisser tomber ses voiles. Ici, le metteur en scène a traduit son auteur avec la plus délicate fidélité. Et le dernier décor est très beau aussi. Cette terrasse donnant sur cette vaste étendue de paysage où, quand descend l'ombre du crépuscule, s'allument çà et là de petites lumières, tout cela compose un ensemble plein de poésie et de majesté. En général la mise en scène des personnages comporte trop de mouvements. A tout



M. [illegible] M. B[illegible]

Une Répétition du Dédale.

instant on s'y lève, on y marche, on s'y rasseoit. Est-ce bien là le caractère de l'action du *Dédale?* Il semblerait plutôt que la pièce n'eût guère besoin de cette agitation, d'ailleurs fort à la mode actuellement. Le metteur en scène paraît avoir perdu de vue que *Le Dédale* est une tragédie où l'action se développe principalement dans le discours, par le rigoureux enchaînement des idées, et que son agitation distrait l'attention plus qu'elle ne la fixe. A ce sujet, peut-être serait-il bon de revenir à la méthode de Sardou. Lui, n'aime pas ces allées et venues perpétuelles ; il scande seulement chacune des grandes parties d'une scène, d'un mouvement net et rapide, qui indique au public que l'ordre des idées change. Et le procédé est si juste et si clair, que nul autre n'a jamais donné mieux la sensation de la vie. L'interprétation du *Dédale* est excellente. Mlle Bartet, habillée à ravir et d'un velouté de beau fruit, dans son désordre de si admirable tenue, à la fin du troisième acte, est toujours « la divine », d'un jeu d'intelligence suprême, où l'auteur est compris, expliqué jusque dans les plus intimes reliefs de sa pensée. De même pour Mlle Marie Leconte, artiste incomparable, qui, doucement, simplement, monte au rang des grandes étoiles. Quelle variété, quelle justesse d'inflexions en cette voix si musicale, si pénétrante, qui communique si sûrement à toute une salle l'émotion dont elle vibre, successivement gaie, rieuse, puis navrée de douleur, elle parcourt la gamme des sentiments avec le naturel le plus sincère et le plus vrai. Vienne le rôle de premier plan qu'elle attend et elle prendra, d'autorité, sa place dans la Maison, côte à côte avec *l'assoluta* d'aujourd'hui. Mmes Pierson et Du Minil sont deux mères très dignes, la seconde réellement trop jeune encore pour dire : « Mon fils, » en parlant de M. Le Bargy.

La Pécheresse.

..... *On ne voyait que christs de tout genre.....*

Dans *Le Dédale*, M. Le Bargy personnifie « l'irrésistible », celui qui laisse au cœur des femmes une impression ineffaçable. C'est le Don Juan moderne, d'élégance incomparable, de charme souverain, d'essence la plus aristocratique. Dommage que dans sa voix on perçoive des résonances nasales qu'il prolonge parfois un peu trop. Dommage aussi qu'il affectionne certains gestes d'une distinction discutable : il se tient volontiers les jambes écartées; il aime à promener ses mains sur ses pectoraux, tout cela est d'un sans-façon singulier.

M. Paul Mounet est plus réellement harmonieux, sous la rude apparence évoquée par son personnage. Nulle contrainte, des poses de bel ensemble, un superbe équilibre du corps et une tête d'énergie et de douleur remarquablement belle. Et M. Henry Mayer est charmant de grâce aimable et légère, où perce une pointe d'inquiétude savamment dessinée. Quand donnera-t-on son vrai rôle à cet excellent artiste, un des rares qui sachent rire et pleurer ? MM. Delaunay, Siblot et André Brunot complètent dignement ce bel ensemble.

Cl. Studio.



Le Dédale. — 2e Acte.

On a tort de négliger les mises en scènes d'amateurs, qui, parfois, atteignent aux confins de l'extravagant. Du moins en fut-il ainsi pour *La Pécheresse*, trois actes en vers de M. Pierre Gaël, dont le Nouveau-Théâtre a donné deux représentations.

Les mises en scènes d'amateurs ont souvent ceci de particulier, qu'elles concernent aussi bien la salle que la scène. Au sujet de *La Pécheresse*, l'auteur, qui a évidemment des relations très étendues, avait rempli sa salle, ou à peu près, le soir de sa répétition générale. Grâce à l'autorité dont il doit jouir dans notre armée, il avait convié là de nombreux et gentils tourlourous, tous du même régiment, qui, la plupart, étaient venus en compagnie de fraîches payses, auxquelles ils offrirent le spectacle sans débourser leur sou de poche.

Ce fut une soirée inénarrable, où les indépendants s'amusèrent follement. Il y a, dans cette *Pécheresse*, des parties extraordinaires et défiant toute concurrence. Œuvre symboliste et réaliste tout ensemble, elle met la figure du Christ en présence des choses de nos jours. Le Christ, c'était M. Monteux, qui avait assez bien reproduit le type du Nazaréen. Cela, sans doute, avait frappé les autres amateurs zélés et ils avaient suivi l'exemple de leur chef de file, de sorte qu'on ne voyait que christs de tout genre : il y avait un Christ châtain, un Christ brun, un Christ noir de taupe, un Christ cendré, un Christ albinos, un Christ carotte, que tout le monde dans la salle appelait le Rouquin ! C'était impayable ! Les interprètes ne savaient pas tous très bien leurs rôles. Une charmante personne, notamment, soit émotion, soit insuffisance de mémoire, était obligée de recourir fréquemment au souffleur. Même, quand elle se trouvait au fond de la scène, elle accourait alors devant la petite boîte de la rampe, écoutait attentivement sa réplique, puis repartait vite à sa place, d'où elle lançait gaîment sa phrase à son partenaire, pour recommencer son manège cinq minutes plus tard. Alors, dans la salle, de mauvais plaisants imaginèrent de lui envoyer des choses cocasses, mais elle leur répondit, avec une moue enfantine : « Non, non, ce n'est pas ça ! vous allez me faire tromper! » C'était fou! Et les deux fossoyeurs!... Le deuxième acte se passe dans un cimetière, où lesdits fossoyeurs travaillent en philosophant sur leur profession, comme ceux d'*Hamlet*, rien que ça ! Seulement, les fossoyeurs de *La Pécheresse* (ceci dit sans intention méchante) sont moins gais ; ils énumèrent les désagréments du métier, surtout l'impossibilité où ils sont d'avoir les mains propres, blanches comme celles des gens chics. Survient un convoi d'enfant, suivi par la mère éplorée, et le Christ paraissant soudain, la mère lui adresse de pathétiques reproches : — Ah ! c'est toi le Christ, qui fais tant de bien aux malheureux ?... Regarde ! tu m'as déjà pris mon mari et tu me prends mon fils !... — Ton fils ? réplique le Christ. Qu'on l'apporte ici. — On obéit, et le Christ prononce des paroles évocatrices, fait les gestes du traitement de l'hypnose et l'enfant se dresse en racontant qu'il a bien dormi, qu'il se croyait au Paradis !... Là-dessus, enthousiasme délirant de la mère et stupeur des fossoyeurs. — C'est tout de même un malin ! dit le premier. — Si on essayait... — Et ils font part au Christ de leurs doléances. C'est principalement leurs mains, leurs grosses pattes sales, terreuses !... Ces fossoyeurs ont décidément un souci singulier de leurs mains !... Bref, le Christ recommence sa cérémonie pour eux et les voilà qui s'écrient : — Ah ! quel miracle ! que nos mains sont petites ! qu'elles sont nettes et parfumées ! — Et ils montrent au public des battoirs toujours aussi épais, aussi noirs qu'auparavant...

Théodore MASSIAC.

La Pécheresse.

.. *Des battoirs toujours aussi épais.....*



Côté Cour

(où l'on encense)

SARAH LA SORCIÈRE

C'est la « sorcière » et c'est, surtout, l'enchanteresse,
L'ensorceleuse qui nous attache à ses pas,
Dont la vue est un charme et la voix une ivresse :
Aveugle et sourd, celui qui ne l'admire pas !

Colombe roucoulant, rugissante tigresse,
Elle a tous les accents, elle a tous les appas ;
Et comme on comprend bien qu'il la suive au trépas,
L'homme qui fut aimé d'une telle maîtresse !

C'est le gant de velours sur la menotte en fer
Qui met l'enfer au ciel et le ciel en enfer,
Courbant l'humanité sous un joug magnétique.

Tous les diables elle a, comme elle a tous les dieux,
Dans son âme à la fois cruelle et poétique,
Ainsi que dans son corps sinistre et radieux.

Côté Jardin

(où l'on bêche)

ÉTOILES FILANTES

Les astronomes comptent, chaque année, plus de cent quarante-six milliards d'étoiles filantes

Que d'étoiles, Seigneur ! Le spectateur godiche
Ne sait plus à quel astre, ici-bas, se vouer ;
Car l'on en voit partout, et tous les soirs, jouer,
Et c'est à quel théâtre en sera le plus riche.

Et l'astronome, donc ! C'est un homme à louer,
Car, plus nombreux au ciel encor que sur l'affiche,
Sont les clous d'or que Dieu fit au plafond clouer...
Mais ces étoiles-là sont fixes... Je m'en fiche !

On en compte, par an, plus de cent milliards
Qui, sans même payer un dédit de deux liards,
Filent comme un caissier laissant sa caisse en panne

Que d'étoiles filant, ou filantes, bon Dieu !...
— Voilà, du moins, qui doit consoler quelque peu
Ce bon monsieur Porel du départ de Réjane.

Henri SECOND.

Cl. Rev. Théât.



La Sorcière. — 5ᵉ Acte : la rue des Lions, près la cathédrale de Tolède.
Décor de MM. Ronsin et Bertin.

A propos de la *Sorcière*

Inquisiteurs et Sorciers

Après avoir écouté, avec toute l'attention qu'elle comporte, l'œuvre nouvelle de M. Sardou, et fait des réserves au point de vue historique sur *Le Saint-Office* et sur *Les Sorcières*, je voudrais dire quelques mots de ces sujets, généralement si mal compris, même de gens qui se donnent comme des érudits.

En laissant de côté toute idée politique ou religieuse, voyons ce que les auteurs les plus sérieux ont écrit sur l'Inquisition.

Chacun sait que ce fut vers l'an 1200, que le pape Innocent III établit le tribunal de l'Inquisition, pour procéder contre les Albigeois, hérétiques perfides qui bouleversaient, dit-on, la société. Déjà, en 1184, le concile de Vérone avait ordonné aux évêques de Lombardie de rechercher les hérétiques rebelles, et de livrer aux magistrats civils ceux qui seraient opiniâtres.

Ce tribunal fut adopté en 1229 par le comte de Toulouse ; en 1233, Grégoire IX le confia aux Dominicains. Les écrivains qui ont dit que Saint Dominique fut le premier inquisiteur général, ont dit une chose qui n'est pas. Saint Dominique ne fut jamais inquisiteur : il était mort en 1221.

Le premier inquisiteur général fut le légat Pierre de Castelnau, assassiné par les Albigeois. L'Inquisition fut étendue par Innocent IV dans toute l'Italie, à l'exception de Naples. L'Espagne y fut soumise à partir de 1480, sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle ; le Portugal l'établit en 1557.

L'Inquisition parut, depuis, dans les pays où ces puissances dominèrent ; mais ce n'est pas une œuvre cléricale, elle ne s'est exercée dans aucun royaume, que du consentement et plus souvent à la demande des souverains.

Les trois erreurs capitales, plantées et comme rivées dans les esprits, au point qu'elles cèdent à peine aux démonstrations les plus évidentes, sont d'abord de croire : que l'Inquisition est un tribunal purement ecclésiastique : cela est faux ; puis de croire que les ecclésiastiques qui siègent dans ce tribunal condamnent certains accusés à la peine de mort : cela est faux ; enfin de croire qu'ils les condamnent pour de simples opinions : cela est encore faux.

Cl. Rev. Théât.



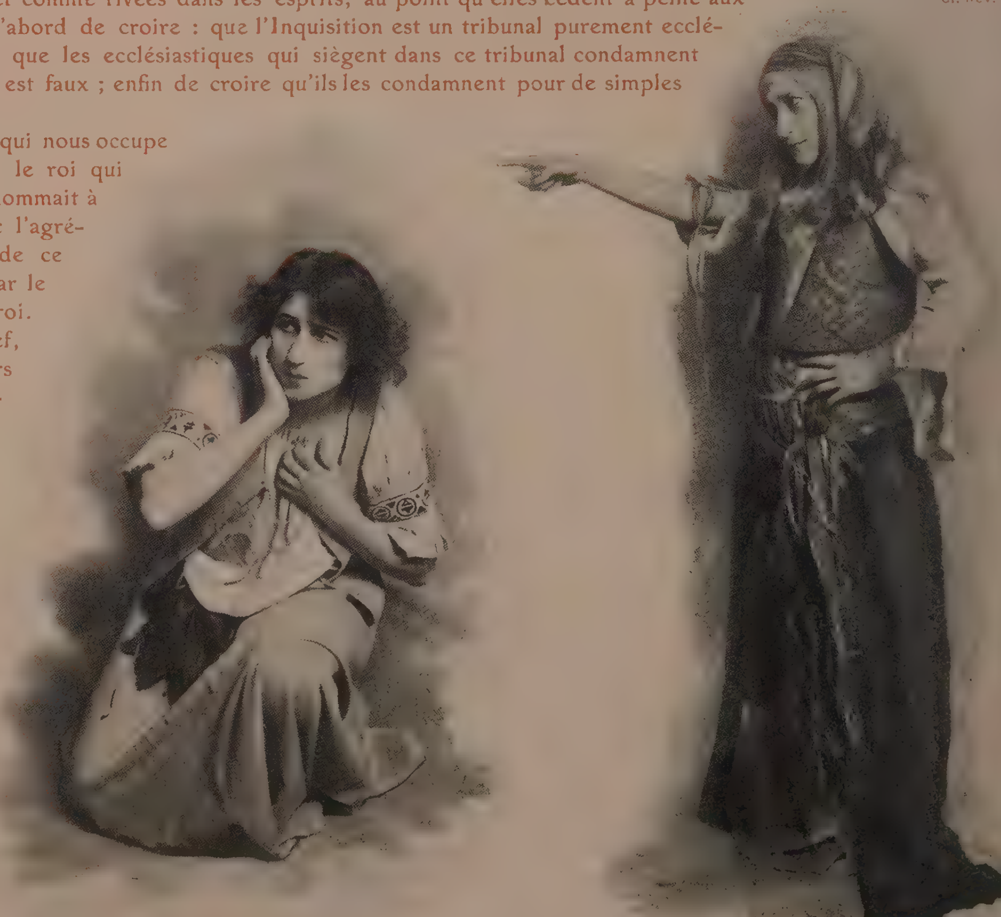
Le tribunal espagnol de l'Inquisition, qui nous occupe aujourd'hui, était purement royal. C'était le roi qui désignait l'inquisiteur général, et celui-ci nommait à son tour les inquisiteurs particuliers, avec l'agrément du roi. Le réglement constitutif de ce tribunal fut du reste publié en l'an 1484 par le cardinal Torquemada, de concert avec le roi.

Le tribunal était composé d'un chef, nommé grand Inquisiteur, qui était toujours archevêque ou évêque ; de huit conseillers ecclésiastiques, dont six étaient toujours séculiers, et de deux réguliers dont l'un était toujours dominicain, en vertu d'un privilège accordé par le roi Philippe II.

Nous voyons donc que les Dominicains ne dirigeaient pas l'Inquisition, puisque l'un d'eux seulement en faisait partie par privilège.

Donc, malgré la fiction ecclésiastique, ce tribunal était purement royal. Le droit de prononcer la peine de mort ne lui appartenait pas. Tout jugement entraînant la perte de la vie demeurait, par sa

Cl. Rev. T



Mˡˡᵉ Blanche Dufrêne (Manuela).

Mᵐᵉ Moreno (Afrida)



M. Decœur
(Don Enrique de Palacios).

nature, étranger au sacerdoce, et les confiscations, comme l'établit la teneur des jugements, étaient faites au profit de la chambre royale et du fisc de Sa Majesté.

En somme l'inquisition religieuse n'était, dans le fond, qu'une inquisition politique comme le dit du reste le rapport des Cortès de 1812.

La plupart des légendes sur l'Inquisition viennent de la Réforme, qui a écrit la première cette histoire, que les écrivains ont le tort de copier tous les jours sans réflexion.

Parlons maintenant des sorcières. On appelait sorcières des femmes qui, avec le secours des puissances infernales, pouvaient opérer des choses surnaturelles, grâce à un pacte fait avec le diable.

C'était, en général, une bande d'imposteurs, de charlatans, de fous, d'hypocondriaques, de vauriens ou, enfin, d'hystériques pris dans le sens médical du mot.

Chez tous les peuples, on trouve des sorcières, on les appelle *magiciennes* lorsqu'elles opèrent des prodiges et *devineresses*, lorsqu'elles devinent les choses cachées et prédisent l'avenir.

Il y avait à Paris, du temps de Charles IX, trente mille sorciers qu'on chassa de la ville. On en comptait plus de 100.000 en France, sous Henri III. Chaque ville, chaque bourg, chaque village, chaque hameau, avait les siens, et, de nos jours, il y a encore bien des petits villages où l'on croit aux sorciers.

On les poursuivit sous Henri IV et sous Louis XIII, et leur nombre ne commença de diminuer que sous Louis XIV.

L'Angleterre n'en était pas moins infestée. Le roi Jacques Ier qui leur faisait la chasse très durement écrivit contre eux un gros livre.

Un fait constant qui se détache, c'est que presque tous les sorciers ou sorcières sont des bandits, que la plupart de leurs sortilèges sont des empoisonnements et leurs sabbats d'affreuses orgies.

Il est incontestable également qu'un certain nombre guérissaient les maladies, presque toujours, comme Zoraya, l'héroïne de Sardou, à l'aide de plantes appropriées, avec lesquelles elles faisaient des extraits qu'elles administraient aux malades; cette thérapeutique simpliste, suivie encore par bien des gens, leur venait la plupart du temps des grands maîtres de la médecine arabe, qui la tenaient eux-mêmes des Egyptiens, maîtres dans l'art de confectionner les poisons.

Il n'y avait donc là rien de surnaturel, mais la médecine compliquée, absurde et ignorante de la plupart des médecins du moyen âge était si rarement suivie de bons effets, que la sorcière, disciple du diable, passait avant le pédant, *rhubarbini depurgandis*, disciple de Saint Côme et de Saint Damien.



Cl. Rev. Théât

M. Guidé (Cristobal).

Au deuxième acte de la pièce, après la sortie de don Enrique, une vieille musulmane vient demander, pour une jeune fille, dona Juana, un remède à la sorcière Zoraya, contre le somnambulisme dont elle est atteinte. Zoraya l'endort et lui suggère sa volonté.

Cette pratique qui, à une époque de superstition outrée, paraissait surnaturelle ne l'est plus aujourd'hui ; les travaux de Luys, de Dumontpallier, de Charcot et de son école, sont venus jeter un jour nouveau sur cette intéressante question de l'hypnotisme.

Zoraya s'adresse tout simplement à une hystérique, hypnotisable, comme toutes ses semblables, et, par auto-suggestion, lui ordonne de faire telle ou telle chose, à un moment déterminé.

Maintenant, rien ne prouve qu'en 1507, date à laquelle l'action se passe, on était assez familiarisé avec ce genre de pratique, pour profiter d'un état pathologique, existant de toute antiquité, mais certainement inconnu alors en vue d'obtenir ces curieux résultats, et ce qui frappe, c'est le naturel avec lequel M. Sardou fait acccomplir à sa sorcière un traitement inconnu au XVIe siècle, et cela, avec une sûreté et une science dont serait seul capable un neuro-pathologiste tout moderne.

Docteur M. de THIERRY.



v. Th

... Jean Dara
... Téofilo Harraf..

Le Pouvoir Hypnotique de Zoraya

Il nous a semblé intéressant d'avoir l'avis d'un occultiste de marque à propos du pouvoir magnétique exercé par Zoraya dans la *Sorcière*, qui constitue l'élément capital de la pièce. Nul que le Dr Gérard Encausse, une des lumières de l'isotérisme, n'était plus à même d'émettre sur ce sujet une opinion autorisée.

Mme CRANDET (Fatoum).



— Tout d'abord, nous dit-il, il ne faut pas appeler M. Sardou un occultiste. M. Sardou est un spirite. Je suis, moi, un occultiste. Il y a une nuance.

Nous sommes, nous, les occultistes, en quelque sorte des théoriciens et des critiques. Les spirites sont des expérimentateurs et des praticiens.

M. Sardou qui, depuis de longues années, s'est occupé de sciences occultes, est, je le répète, un spirite. Il a certainement acquis une très grande expérience dans ces pratiques mystérieuses du spiritisme, de l'hypnose, de la suggestion. Et il a eu parfaitement raison de se servir de cette expérience dans sa pièce. Sa connaissance approfondie de l'art dramatique, ne pouvait lui laisser aucun doute sur l'effet qu'il pouvait obtenir ainsi.

L'erreur de M. Sardou, c'est d'avoir adapté des expériences toutes modernes à l'époque choisie par lui pour y faire dérouler les péripéties de son drame.

Entendons-nous sur cette erreur.

Que M. Sardou ait doté le personnage de sa Zoraya du pouvoir hypnotique, c'était son droit ; il reste rigoureusement dans la vérité historique. A toutes les époques, on s'est servi du magnétisme. Sans remonter jusqu'aux thaumaturges de l'antiquité, tenons-nous en au moyen âge. Il est constant que les alchimistes médiévaux possédaient des connaissances, parfois très étendues, sur différentes branches de la science. En voulez-vous un exemple ?

Dans la Chronique de Joinville est cité le cas d'un rabbin fort savant qui, pour tenir éloignés de sa porte les gamins farceurs ou les fâcheux obsédants, accueillait les uns et les autres par des chocs, qui les mettaient promptement en fuite, dès qu'ils portaient la main sur le bouton de l'huis de sa demeure.

Il est permis de voir là une application du fluide électrique dont ce savant avait trouvé sûrement l'existence.

Dame espagnole.

Les phénomènes magnétiques n'étaient, au surplus, pas moins employés par les innombrables sorciers qui pullulaient un peu partout. L'hypnotisme était d'emploi courant, déjà, à cette époque reculée.

Cl. Rev. Théât.



Mlle MAGDA (Juana).

Mais comment l'employait-on ?

Pour se mettre en état d'hypnose, le sorcier ou la sorcière se frottait généralement d'onguents dont ils gardaient jalousement le secret. Ou bien ils exerçaient cette friction sur le sujet qu'ils voulaient plonger dans le sommeil hypnotique.

Je crois que l'hypnose obtenue par la vision, ou même par la volonté, n'était point en usage chez les hypnotiseurs des siècles passés. Si quelques-uns ont entrevu cette possibilité d'amener un sujet à l'état d'hypnose sans l'intervention de philtres ou de pratiques extérieures, du moins, il ne paraît pas qu'ils aient réussi dans leurs expériences.

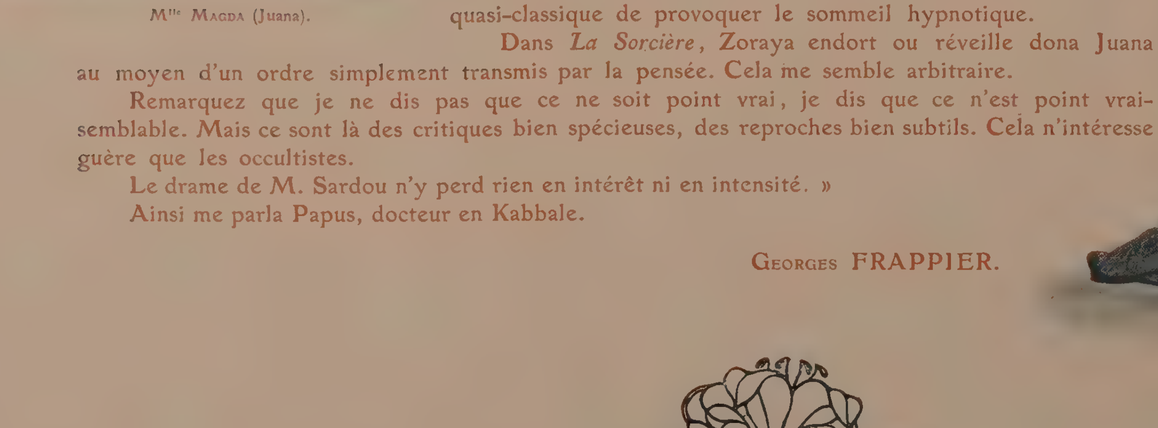
Les ont-ils même tentées ?

Je reprocherai donc à M. Sardou d'avoir établi un rapprochement absolument arbitraire de l'usage de l'hypnotisme aux temps distants de Torquemada et de Charcot.

M. Victorien Sardou n'est pas le premier qui se soit servi du magnétisme, dans une pièce de théâtre, pour obtenir une scène à effet.

Dans *Le Bossu*, de Paul Féval, Lagardère fait semblant d'endormir Blanche de Nevers pour lui suggérer le consentement à une union entre elle et lui, union jugée monstrueuse et impossible par les jeunes seigneurs devant qui se passe la scène. Mais le bossu n'a garde d'influencer la jeune femme par une transmission de la pensée, il l'entoure de « passes » magnétiques, qui écartent de l'esprit des assistants tout soupçon de supercherie.

Tous, en effet, connaissent dès longtemps cette manière quasi-classique de provoquer le sommeil hypnotique.



Dans *La Sorcière*, Zoraya endort ou réveille dona Juana au moyen d'un ordre simplement transmis par la pensée. Cela me semble arbitraire.

Remarquez que je ne dis pas que ce ne soit point vrai, je dis que ce n'est point vraisemblable. Mais ce sont là des critiques bien spécieuses, des reproches bien subtils. Cela n'intéresse guère que les occultistes.

Le drame de M. Sardou n'y perd rien en intérêt ni en intensité. »

Ainsi me parla Papus, docteur en Kabbale.

GEORGES FRAPPIER.

Cl. Rev. Théât.

Mlle DUMAINE (Une demoiselle d'honneur).







Cl. Rev. Théât.



La Sorcière. 3e Acte. — Le patio de l'habitation de don Enrique de Palacios.
Décor de MM. Ronsin et Bertin.

La Mise en scène de la Sorcière

Voilà d'incomparable mise en scène, pour les yeux, pour l'intelligence. Certes, M. Sardou a consciencieusement pioché son « histoire », consulté tous les bouquins traitant de l'Inquisition, mais il n'en a pris que ce qu'il fallait pour donner plus de relief et de couleur à son drame, pour en accentuer davantage la tragique puissance. Jamais, pour M. Sardou, la mise en scène n'a été l'essentiel de ses ouvrages ; elle ne lui sert qu'à leur faire produire tout leur effet, ce qui, en somme, constitue la plus réelle valeur de cette importante partie de l'art théâtral. Sur ce point, M. Sardou est de la grande école qui commence à Beaumarchais et passe par Scribe et Montigny pour arriver jusqu'à lui. Aux yeux de ces grands hommes de théâtre, la mise en scène n'est qu'une sauce ; il lui faut un poisson, — et un bon ! Dans ce cas, par exemple, que de belles choses elle fait ressortir ; comme elle sait rendre amusantes des préparations parfois arides, mais nécessaires ; qu'elle donne d'attraits à des raccords qui, sans elle, pourraient paraître pénibles ; diversifiant les effets, variant les physionomies, changeant les caractères, du moins momentanément ; véritable « sorcière » de l'art dramatique, pour qui sait l'employer à propos. Cela est si vrai que pour les grandes scènes où la situation est si forte qu'elle se suffit à elle-même, M. Sardou n'a presque jamais recours aux artifices de la mise en scène, afin de ne pas détourner l'attention du spectateur. Bien mieux, il lui arrive, quelquefois, de ne plus s'en préoccuper du tout, s'il redoute qu'elle ne jette une clarté trop vive sur un passage audacieux.

Ainsi, dans *La Sorcière* où il vient de faire triompher Mme Sarah Bernhardt, il y a une scène admirable pour laquelle il a usé d'une discrétion exemplaire. Qu'on se souvienne : Zoraya est amenée sur la place de Tolède, pour y être brûlée devant la cathédrale. En chemise, entourée des moines qui l'ont déclarée hérétique et relapse, accompagnée des bourreaux qui vont la jeter au bûcher, elle est bien irrémédiablement perdue, rien ne saurait la sauver. Et pourtant, dans la basilique, on exorcise vainement la jeune femme qu'elle a endormie et qu'elle seule pourrait rappeler à la vie. Le père, gouverneur de la ville, vient supplier Zoraya de lui rendre sa fille, sous promesse de grâce pleine et entière. Elle consent, et les portes s'ouvrent, et tout le clergé sort et se range solennellement sous le porche, et l'on apporte la cataleptique, dans un fauteuil, froide et livide comme une morte. Voilà donc la Sorcière et l'Inquisition face à face, celle-là sûre de vaincre, celle-ci muette d'impuissance et de haine. Zoraya s'approche, dessine quelques passes magnétiques sur le front de la patiente, qui s'éveille, se lève et marche sans effort. C'est d'une beauté souveraine autant que simple ; le grand Shakespeare eût signé cette scène saisissante. Il n'y manque que le terrible cardinal Ximénès !... M. Sardou n'a pas osé l'y mettre !...

Cl. Rev. Théât.

La Sorcière. — 4e Acte
Décor de MM. Ronsin et Bertin, pour le 4e Acte.

Les décors de *La Sorcière* sont tous très beaux. Le premier, — qui représente la campagne rocheuse, limitrophe de Tolède, avec ce pont si pittoresque de San-Martino, dont les vieilles arcades ogivales existent encore aujourd'hui, — le premier décor a une poésie délicieuse sous la blanche lumière du clair de lune ; il encadre à merveille l'apparition de Zoraya, druidesse mauresque à la faucille d'argent.

L'intérieur de Zoraya, le patio de don Enrique sont des reconstitutions aussi curieuses que fidèles, comme aussi la place étroite sur laquelle donne le portail écrasé et massif de la cathédrale de Tolède, avec ses statues étagées dans leurs niches de pierre sculptée. Il faut tirer hors de pair la grande salle du palais de l'Inquisition, où le cruel cardinal Ximénès rend ses arrêts. Ce tableau est un pur chef-d'œuvre d'Amable. Qu'on imagine une sorte de vaste crypte, prenant jour au fond par deux étroites fenêtres à vitraux ; murailles, voûtes, arceaux épais et lourds, sont peints, à fresque de sujets religieux à moitié effacés déjà. A droite, les sièges du redoutable tribunal, avec celui du cardinal-archevêque surélevé de deux ou trois marches ; à gauche, un calvaire espagnol : Christ en ivoire jaune expirant sur la croix, au pied de laquelle prient, agenouillées et les mains jointes, deux saintes femmes dans le style du temps, de grandeur demi-nature, peut-être moins. Et quand ce décor se peuple de dominicains noirs à croix rouge ou blanche, de chanoines, de docteurs canoniques, avec la figure dantesque de de Max, blafard, le nez busqué, la bouche sinistre, s'avançant vers Zoraya comme en un glissement de reptile, il semble que l'on ne doive respirer là qu'une atmosphère d'angoisse et d'horreur.

Rev. Théât.

On a épuisé le vocabulaire des louanges en l'honneur de Mme Sarah Bernhardt, et il n'y a rien à ajouter. M. de Max imprime au vieux chef de l'Inquisition un caractère de fanatisme impassible tout à fait impressionnant ; M. Decœur est un grand premier rôle de drame plein de chaleur et de passion, parfois brutale ; Mlle Dufrêne est émouvante et sincère autant que belle en son type de pauvre femme épouvantée ; Mme Moréno donne à sa vieille folle d'étranges rires grêles d'hystérique ; M. Chameroy prête à son médecin du Saint-Office une suffisance d'ignare où le bon comédien s'affirme, de même que M. Céalis en son moine hypocrite et vindicatif.

Costumes de cour, costumes populaires, autant de merveilles. Tout est d'un goût somptueux, artistique, sans la moindre fausse note de clinquant.

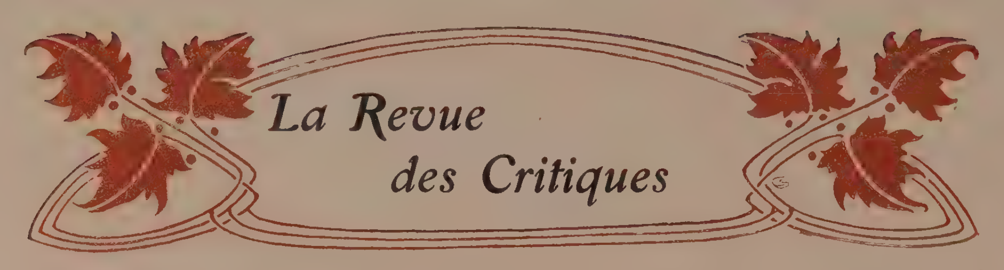
J'ignore comment l'on costumera *Ces Messieurs...* de M. Georges Ancey, mais le maître Sardou a bien habillé *Ces Messieurs... de l'Inquisition.*

Théodore MASSIAC.



M. de Max
Le cardinal Ximénès

M. Seylor
Zayda



Le Dédale, de M. Paul Hervieu, a été minutieusement examiné par la critique et nous a valu d'intéressants commentaires. Passons tout de suite en revue les principales de ces opinions.

Dans de nombreux articles, *Le Dédale* a été comparé au *Berceau*, de M. Brieux. M. Faguet est d'avis que l'œuvre, en son fond, offre une plus étroite analogie avec *Le Passé*, de M. de Porto-Riche : *Le sujet intime, si je puis ainsi parler, le sujet médullaire, dans* Le Dédale*,... c'est l'idée de la vassalité éternelle de la femme à l'endroit de son premier conquérant, bref, c'est l'idée du* Passé.

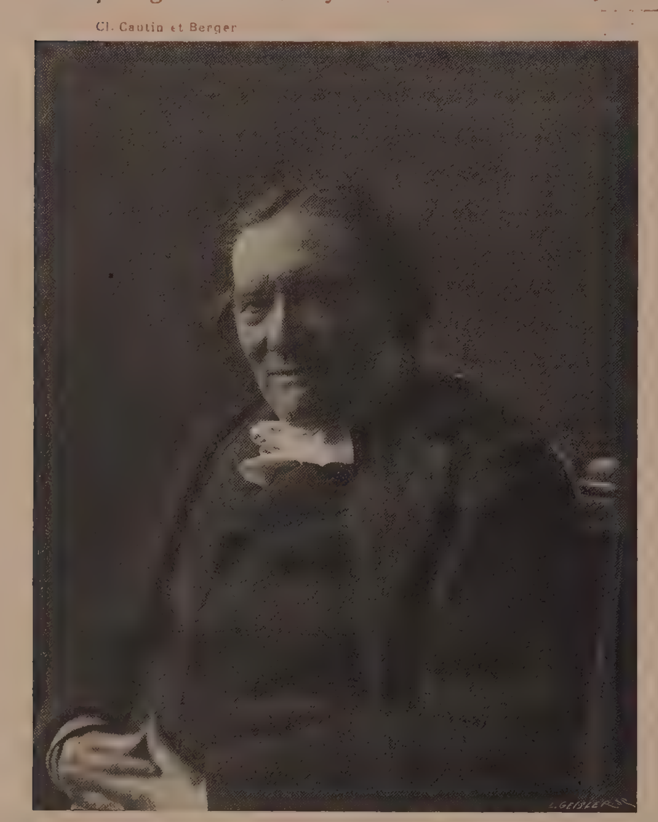
On sait, en effet, que dans la pièce de M. Hervieu, Marianne, divorcée d'avec Max de Pogis et remariée avec Guillaume Le Breuil, est reconquise par son premier mari, reprise par Max, alors qu'elle était allée soigner chez lui son enfant malade du croup.

Revenant un peu plus loin sur cette parenté avec *Le Passé*, M. Faguet expose, en ces termes, son avis sur l'ensemble de l'œuvre :

Fond de l'affaire : le passé revient sur le présent et le ravage ; le passé saisit le présent comme le mort saisit le vif, et le saisit si bien qu'il le broie. Dans ce genre de pièces, les trois points culminants sont : la première rencontre de la femme avec son premier mari ; la femme reconquise par le premier mari ; le dénouement. Ce sont précisément ces trois points culminants qui, dans Le Dédale, *sont les points assez faibles.*

Voyons comment ces trois points culminants sont appréciés par les collègues de M. Faguet. La plupart des critiques trouvent, comme M. Faguet, le dénouement défectueux. Mais, en ce qui concerne les deux autres points énumérés dans le passage ci-dessus, il y a désaccord. M. Adolphe Brisson, par exemple, considère « la première rencontre de la femme avec son premier mari » comme la scène « la plus belle » à son gré, « celle où l'écrivain a le mieux justifié ses théories et vraiment réalisé, dans une transposition délicate, la pureté, la sobriété, la pénétration et l'émotion raciniennes. »

Cl. Cautin et Berger



M. Victorien Sardou.

Il importe de dire, au sujet de cette scène, que les objections de M. Faguet portent plutôt sur la façon dont elle est amenée que sur la scène elle-même. C'est également l'opinion de M. René Benoist qui dit : « Marianne a volé au chevet de son fils, laissant Guillaume, son second mari, à Paris. Comment il a pris la chose, lui qu'on n'a même point consulté pour envoyer l'enfant au loin ? On nous le tait soigneusement. »

M. Faguet trouve « qu'une fois Marianne en présence de Max, la scène d'attendrissement, reprise du passé sur le présent, est très bien faite et d'un ton juste. Mais elle souffre un peu de ce qu'on a souffert pour y arriver. C'est un peu le haut de la côte, avec le *ouf !* nonobstant le beau paysage. »

Pour ce qui a trait au second des points culminants, dont parlait tout à l'heure M. Faguet : « la femme reconquise par le premier mari, » si l'on tombe d'accord que la scène a produit beaucoup d'effet sur le public, on exprime des réserves sur les moyens employés par l'auteur.

M. Faguet nous fait part des doutes qu'il a éprouvés sur la structure de cette scène, de manière si spirituelle, que je n'hésite pas à citer tout le passage :

Cette scène du troisième acte a été un succès énorme, parce que le public aime toujours assister, comment dirai-je ? aux derniers préliminaires de l'acte qui lui donna le jour. Après tout, c'est de la reconnaissance. Mais je dirai de ce second point culminant, un peu ce que je disais du premier : la scène n'est pas mauvaise en soi, mais elle n'est pas très bien amenée. C'est après quinze jours et quinze nuits d'insomnie passés au chevet de son fils malade que Marianne tombe aux bras de Max. Est-ce précisément une très bonne préparation à ce que vous savez ? Je ne sais trop. Je n'ai jamais passé par là. Oh ! l'étrange vie qu'il faudrait avoir menée pour juger des pièces et des romans avec compétence ! Je ne sais trop, mais je doute, et je crois que le public doute aussi. A travers son émotion, qui était grande, il m'a semblé un peu étonné, un peu incertain et indécis sur le fond des choses, un peu gêné aussi, non pas absolument entraîné et emporté dans le sens où l'auteur voulait le mener, paraissant dire : « Ce n'est pas comme cela, tout à fait, que l'inévitable, encore qu'inévitable, devait arriver. » C'est une impression.

M. Adolphe Brisson estime que l'auteur a fait un peu trop abstraction des sentiments maternels de Marianne. On vient d'apprendre à cette femme qui soigne son enfant malade du croup, qu'un enfant voisin vient justement de succomber à ce mal.

Quel sera, devant une si terrible révélation, le premier mouvement d'une mère ? Elle oubliera les paroles rassurantes du médecin, elle se reprendra à trembler ; une impulsion irrésistible la poussera vers le lit du malade ; elle voudra s'assurer qu'il est vraiment en voie de guérison, de convalescence. Or, Marianne ne retourne pas embrasser son fils ! Et elle échange, avec son amie Paulette, une très étrange conversation, des propos de philosophes, de psychologues, non de mères éplorées.

Les objections s'élèvent, comme on voit, de part et d'autre contre les préparations de cette scène de la femme reconquise par son premier mari.

M. Adolphe Brisson affirme même que la façon dont la scène est présentée nuit à son effet :

Quand Max surgit, presse Marianne, triomphe de sa faiblesse, nos nerfs sont secoués, notre sensibilité est à peine émue. On ne se mouche pas dans la salle — c'est très significatif — vous n'y apercevez pas cet étalage de linge blanc qui prouve que les spectatrices ont besoin de s'essuyer les yeux. Elles ne sont pas dupes des combinaisons de l'auteur. Elles ne croient pas que « c'est arrivé. »

Dans le *Magasin Pittoresque*, M. Quentin-Bauchart dit à M. Hervieu qu'il ne lui reprochera « que l'abus d'un procédé, celui de la préparation poussée à l'extrême. »

Décidément, l'évolution dans les théories dramatiques semble se dessiner dans un sens diamétralement opposé à celui qui était en faveur antérieurement, alors que Sarcey disait, avec Dumas fils, que le Théâtre était « l'art des préparations. »

Jusqu'ici, les divers extraits que j'ai cités de mes confrères comportent un plus grand nombre de critiques que d'éloges. Ce qui n'empêche pas que cette œuvre, si discutée, ne soit à juste titre considérée par tous comme étant de haute valeur. Et M. Faguet, si sobre de louanges d'habitude, n'hésite pas à dire qu'il y a tout un acte où il a éprouvé des émotions comme rarement il lui a été donné d'en ressentir au théâtre :

C'est le quatrième. C'est Marianne rentrant à la maison, brisée par la faiblesse où elle s'est laissée entraîner, avouant à sa mère, avouant à son père, avouant à son mari (et cette dernière scène est de toute beauté), désemparée, confuse, se cherchant, ne se trouvant ni ne se retrouvant pas, pliée et broyée sous une espèce de fatalité tragique qui a quelque chose des mythes formidables de l'antiquité, voyant son mari courir à la vengeance, et, comme elle ne sait plus ni qui elle aime, ni qui elle hait, ni qui elle craint, s'écriant : « Empêchez-le ! empêchez-le ! »... J'ai très rarement éprouvé une sensation pareille. L'émotion descend jusqu'aux entrailles. Vous qui allez très bien au théâtre pour vingt « minutes supérieures » allez aux Français pour ce quatrième acte.

Bien que tout le monde soit à peu près d'avis que *Le Dédale* n'est nullement une pièce à thèse, mais bien l'étude d'une crise d'âme, pourtant elle a suscité nombre de chroniques qui se sont emparées de ce « sujet d'actualité » pour reprendre la question du divorce, ses avantages et ses inconvénients.

Une de ces chroniques, qui offrent à cet égard le plus d'intérêt, est celle qu'a écrite M. Marcel Prevost dans *Le Figaro*, sous ce titre : *Le déchet d'une loi.* M. Marcel Prevost fait, avec raison, remarquer qu'une des erreurs de ceux qui se servent de pièces comme *Le Dédale* pour en tirer argument contre le divorce, provient de ce qu'on « s'obstine à comparer le cas de la femme divorcée, le cas de l'enfant de divorcés, avec la condition de l'épouse et de l'enfant dans un ménage normal, dans un ménage « qui va bien », où le père et la mère observent le pacte conjugal au grand bénéfice de leur progéniture. »

Le procédé de discussion est en effet commode, à la portée de toutes les intelligences, car il n'exige pas de grands frais d'imagination. Mais il ne prouve rien, ainsi que le démontre M. Marcel Prevost dans le passage suivant :

La loi du divorce a été faite pour les ménages qui fonctionnent mal. C'est à un ménage indissoluble, quoique désaccordé, qu'il faut comparer — si l'on prétend discuter loyalement — le ménage brisé par le divorce. A la femme divorcée, il faut opposer la femme unie pour la vie à un homme indigne, ou simplement à un homme sur le compte de qui son cœur s'est trompé. Pour vivre d'accord avec la loi du ménage indissoluble, cette femme n'a qu'un moyen : accepter sa souffrance, c'est-à-dire, tout simplement, être héroïque, du plus difficile héroïsme, l'héroïsme obscur et quotidien. Quel moraliste osera fonder une loi générale sur la nécessité de l'héroïsme ?

La Marianne du *Dédale* de M. Hervieu se trouvait, en effet, devant cette double alternative : ou supporter héroïquement sa douleur dans une morne solitude et attendre que son mari soit devenu veuf de la maîtresse qu'il a épousée, ou prendre comme amant Guillaume Le Breuil qui l'aime profondément et qu'elle croit aimer.

C'est cette pénible situation, si fréquente, que vise M. Marcel Prevost dans les lignes suivantes :

On sait bien quelle transaction fort peu héroïque intervenait neuf fois sur dix, dans la réalité, avant qu'on eût ouvert la porte du divorce. La femme restait mariée de nom, mais cherchait des dédommagements hors du mariage. Franchement, l'étiage moral où elle s'établissait ainsi est-il supérieur à celui de la divorcée ? N'avait-elle pas tout de même appartenu à deux hommes vivants ? Et si le ménage avait des enfants, leur éducation n'était-elle pas autant compromise par le désordre dont ils étaient les témoins, par la discorde où ils étaient mêlés, souvent par l'inconduite de la mère, que par une rupture dont ils voient les effets mais dont au moins, les causes douloureuses leur sont ordinairement dissimulées ?... En un mot, si le divorce atteint sans nul doute la femme et l'enfant, n'est-il pas équitable d'attribuer la plus large part du dommage, non pas au divorce lui-même, mais au désaccord conjugal qui motive le divorce.

Pour ce qui a trait au second mariage de l'héroïne de M. Paul Hervieu, M. Marcel Prevost fait observer qu'en pareil cas il est inique d'inscrire les inconvénients du remariage au passif de la loi.

Si la femme répugne à l'idée d'avoir appartenu à deux époux vivants, elle n'a qu'à s'abstenir d'une seconde union. Si ses principes religieux lui font considérer que le caractère d'épouse ne saurait être aboli par un décret civil, aucune loi civile ne l'oblige à convoler une seconde fois. La loi civile permet simplement de sortir du mariage quand le mariage est devenu, pour l'un des conjoints, une insupportable prison.

Le grand intérêt des pièces comme *Le Dédale* réside justement dans ces commentaires de toute sorte qu'elles provoquent et qui offrent aux écrivains de talent, aimés du public, l'occasion de se prononcer sur des questions de sérieuse portée sociale.

Albert DAYROLLES.



Cl. Studio.



M. Paul Hervieu chez lui.



Selon mes prévisions, nos bonbonnières n'ont guère renouvelé leurs spectacles ces derniers temps. Au Grand-Guignol, l'affiche immuable, obstinée, malgré la baisse du thermomètre, indique l'élévation des recettes, marque un très beau fixe.

AUX CAPUCINES. — Le Révérend Père Mortier, directeur spirituel, a été plutôt inquiété par la température. Quelques nonnettes ont dû s'aliter seules; lors, une première, qui promettait une centième, n'eut pas de seconde. Elle l'aura cependant, m'a-t-on affirmé. Ainsi donc, la congrégation s'offrit *Tout à la Reine*, une fantaisie-revue de M. Freda-Trebor, royalement interprétée par Mlle Marguerite Nell et M. Léon Berton, un imitateur di primo Cappiello, très applaudi aussi dans un numéro spécial : les charges de Fursy, Delmet, Hyspa, Bonnaud et Marinier, toute la lyre en délire. Cela et *La Boutique à quatre sous*, où Mlle Marie-Louise Faury est étourdissante, secondée par M. Saidreau, permet de parer à tous les à-coups ! Il est vrai qu'il y a toujours la ressource du *Coup de Salomon*. On en use. Passant l'autre après-midi devant le Théâtre des Capucines, sur l'aguichant avis : *Y a rien*, j'entrai... et j'y revis une revue charmante et mieux encore que la revue : Mlle Lucy Jousset jouant avec M. Saidreau.

LES MATHURINS. — Aux Mathurins, nous avons davantage à nous mettre sous la dent : deux nouvelles pièces montées parfaitement : *P'stt !* et *l'Orage d'hier*. *P'stt !* est un vaudeville en un acte, de MM. Willy et André Cocotte. Cette histoire, messieurs les juges, n'est pas brève, elle se complique — et parfois s'explique — comme toutes les farces. Le point de départ est drôle : Mlle Rosny — Marcelle — de sa fenêtre envoie un baiser à son mari ; or, un passant, provincial, trompé par le geste, monte chez la tendre épouse qui le prend pour un oncle annoncé, qu'elle n'a jamais vu, ni elle, ni son mari. De là quiproquos, passades et finalement découverte de l'erreur, par l'apparition du parent attendu. Évidemment, de mots à la Willy est semé le dialogue, des mots de bouc-en-train.

Mlles Rosny, Pagel et MM. C.-A. Carpentier et Boucher ont joué dans le mouvement nécessaire.

L'Orage d'hier, comédie de M. Marc Sonal est un des actes les plus amusants représentés à Berny-sur-Scène. Durant toute la pièce, le rire n'a chu, excité par l'hilarance des péripéties nombreuses et vraiment inattendues. Point de cascades : de la gaieté provoquée par la position des personnages, un dialogue du tac au tac, qui nous fait trouver plus folle encore la situation de Céline, la femme de chambre, qui, ayant peur de l'orage, a reçu M. le comte dans sa chambre, et se croit obligée, la terreur passée, de tout révéler à son mari — Joseph dans le service et Lucien dans l'intimité. Mais Joseph n'accepte pas sans colère l'aveu de la faute ! Il exige impérieusement d'appliquer la loi du talion... avec la comtesse, et, comble ! force sa femme au rôle d'entremetteuse. Puisqu'il faut... Bien tremblante, Céline soumet la proposition, dit ce qui s'est passé avec le comte. — Au cinquième coup de tonnerre, oui, Madame la comtesse. — Vous avez passé la nuit avec lui ! — Non, il l'a passée avec moi. — C'est très bien : dites à Joseph de venir. — Madame la comtesse consent... à... — Mais oui ! C'est ce que vous demandez ?... — Ah ! tout de même !... je n'aurais pas cru que Madame la comtesse y mettrait si peu de façons !... — Sortez ! Et quand Joseph, appelé, se trouve au pied du mur sur lequel doit se passer quelque chose,... il n'ose, tremble, bafouille, manque de nerfs, malgré toutes amabilités, engagements... conseils, etc. Bref, sa frousse est tellement grande... qu'elle permet à M. de Préampailles de le pincer aux genoux de sa femme et de l'envoyer aux pieds de la sienne. Mais la comtesse s'oppose au renvoi. Mieux ! elle augmente Joseph. — Ah ! c'est ainsi !... Céline, racontez à Madame la comtesse ce que vous savez. — Ce que je sais ?... — Oui, hier soir, l'orage... — Monsieur m'a dit qu'il m'augmenterait de cent francs. — Pardon, pardon, de trente. — Oui, monsieur, cent trente francs. Céline n'en veut pas avouer davantage. Lors le comte qui a d'autres peccadilles à son actif est forcé d'accepter le pardon. Quant à la comtesse, elle espère trouver meilleur compte en la personne du valet. Mlle Rosny, dont les lecteurs de la *Revue* connaissent le frais minois, prêtait sa grâce émue à la coupable Céline ; Mlle Juanita de Frézia son élégance et ses qualités pleines de promesses à la comtesse qui, hélas ! ne cueille pas la fraise, oh ! bien par la faute de M. Boucher, pitoyable amant, mais artiste excellent — comme M. Carpentier d'ailleurs, le comte — comte à faire dormir les soubrettes !

Mlle Juanita de Frézia.

Avec la joliette revue : *T'en as un grain !* et *Pour se lancer*, comédie bien accueillie, les Mathurins auraient un spectacle suffisamment attrayant ; mais... la direction — qui ne regarde à aucun sacrifice pour y trouver du bénéfice — a laissé d'autres proies pour l'ombre — les ombres, s'il vous plaît, et chinoises, quoique signées Lucien Métivet, de Montmartre, et inspirées d'un conte oriental, *Aladin ou la lampe merveilleuse* — ce qui ne les empêche d'être ravissantes, exquises — tu l'as dit, duchesse — et parfaitement éclairées — si une lampe merveilleuse ne l'était pas, qui le serait ? pas moi ! Je noterai, comme de petites merveilles, un paysage lunaire (un rêve de caissiers), le cortège nuptial de la princesse, la fête de nuit sur l'eau, avec son palais embrasé, baigné et l'autre surgissant. Je louerai aussi — car tout n'est pas loué — le poëme évocateur, et la musique... évocatrice, la cantatrice et compositeur, Mlle Jane Vieu — qui mérite de sortir de l'ombre. Nous en recauserons, mademoiselle, en espérant que ce ne sera pas

Lorsque je serai vieux et que vous serez....

O combien je le regretterais !

Henry FRANSOIS.

M. Boucher.

M. Carpentier.



Cl. Rev. Théât.

Baggesen.

CONCERTS & MUSIC-HALLS

BAGGESEN AUX *FOLIES-BERGÈRE.* — Il est presque absolument parfait. Je fais cette réticence parce qu'il me paraît que le genre de comique du casseur d'assiettes n'arrivera jamais à donner le franc rire, le complet, le parfait rire, le rire sans retenue. Il me semble qu'aujourd'hui les pitres se divisent en deux classes aux infinies variétés : il y a le clown et il y a l'Auguste. Le premier, papillon aux couleurs vives, léger, gai, insouciant, maladroit par inadvertance, par inattention, spirituel aussi et grand faiseur de blagues. L'autre, tout noir, inhabile aux moindres gestes, maladroit constamment malgré ses efforts de bien faire, stupide sans cesse, toujours berné, toujours moqué, souffre-douleur du guignon. Prenez les deux représentants les plus marquants de ces deux genres : Footit et Baggesen, vous sentirez l'énorme différence, non point de leur valeur propre, mais du rire dont ils nous secouent. Pour l'Auguste malheureux nous éprouvons toujours une pitié qui gâte un peu notre joie. Le passant qui glisse et tombe nous fait rire aussi, mais non point rire de tout cœur.

Et maintenant que j'ai fait ces légères réserves et signalé ce rien de pénible qui est inséparable des exercices de Baggesen, je dirai la très grande admiration que j'ai pour ce pitre prodigieux.

Cela se passe, apparemment, à l'office d'un grand restaurant. Grasse et forte, la dame des cuisines (c'est misstress Baggesen), écrase de sa supériorité physique le veule, le stupide serveur. Représentez-vous un malheureux être à la bouche en accent circonflexe, aux cheveux embrouillés, flottant dans un immense habit noir, où en tiendraient deux comme lui. Les bras ballants s'arrondissent à la manière de Consul ou de feu Edgar, le pensionnaire de M. Metchnikoff. Les pieds se tournent en dedans ; les genoux sont désespérément cagneux.

Et ce regard ! Il y a certainement place dans le cerveau qu'il exprime pour une ou deux idées, de temps en temps : mais quelles idées embryonnaires ! Pour le moment, Baggesen considère avec abrutissement la grosse dame qui jongle avec trois assiettes. Elle jongle bien près de Baggesen, bien trop près. Une maladresse et ce sera entre le crâne ahuri et la porcelaine une redoutable collision. Cette réflexion demande quelque temps pour naître. Mais elle fait prendre à son auteur un parti décisif : il s'en va ; d'un pas raide, automatique, il s'en va dans la coulisse.

Je note cet usage que fait Baggesen de la coulisse. Chaque fois que Baggesen a un malheur il va y chercher asile. Or, nous savons tous ce que sont les coulisses : endroit sale et périlleux, où traînent des cordes — pardon, des fils — où sont ouvertes des trappes, où des portants peu solides menacent les reins de ceux qui les effleurent, la coulisse est plus traître que la scène ; quand Baggesen s'en va, nous savons bien tous qu'il sera forcé de revenir : et cela n'est pas pour peu dans notre hilarité.

Baggesen est revenu. Le voilà en lutte avec un morceau de papier. Ce misérable chiffon, qui a servi tout à l'heure d'enveloppe à un gâteau, en est resté gluant. Il est collé à Baggesen. Celui-ci a beau s'agiter, le papier s'obstine : collé à la main droite, collé à la gauche, collé au bras, au pantalon, au pan d'habit, au dos, au soulier : il faudra se séparer de la chaussure pour qu'il se décide enfin à déguerpir.

Maintenant Baggesen jongle : le fracas commence : c'est par douzaines que les assiettes vont se briser à terre. Il y a un combat désespéré entre le pitre et une immense pile d'assiettes acharnées à leur perte. Les planches se jonchent de tessons, un pot à eau qui domine la scène du carnage s'affale à son tour. C'est un extraordinaire spectacle celui de cette destruction sans merci, de ces débris sans forme, de ce champ de bataille où triomphe un abruti Auguste : l'empereur des Augustes.

Et cela finit dans l'épouvantable tonnerre de tout un buffet qui s'écroule : tout un buffet, plein de vaisselle. Les spectateurs se tordent de rire et quand les rires sont calmés, on n'entend partout que cette phrase anxieuse : « Tout de même ! Il doit en casser pour beaucoup d'argent !... » Après cela, allez donc dire que les Français ne sont pas un peuple pratique.

Cl. Rev. Théât.



Miss Baggesen.

Les bals de l'Opéra sont à peine abolis que, de toutes parts, les directeurs s'ingénient à les ressusciter. *Le Casino de Paris* en a fait le premier la tentative, à juste titre, puisqu'il possède la salle la plus belle, la mieux appropriée de Paris pour y donner de semblables fêtes.

Donc, un samedi soir de janvier, nous avons pris le chemin de la rue Blanche. MM. Borney et Desprez avaient bien fait les choses : on s'écrasait.

A signaler une innovation : *le Mézian.* N'insistons point sur ce calembour ; un petit ballon d'enfant attaché au bout d'un jonc, dont on se frappe à qui mieux mieux, à tort et à travers. Comme le confetti, cela nous vient d'Italie Les napolitains s'en donnent avec rage, durant la « serata della befana. »

Il y aura encore trois redoutes au Casino. Ne pourrait-on point y imposer le déguisement obligatoire ? Ce serait, à présent, presque une nouveauté.

R. SAINTE-MARIE.





Le Théâtre en Province et à l'Étranger

Encore une partition étincelante de mérite, due à un compositeur français, et qui sera jouée à Alger, à Amiens, à Lyon et à Nîmes avant d'être exécutée à Paris. Elle vient d'être donnée, pour la première fois, dans son intégralité, à ce Théâtre-Royal de la Monnaie de Bruxelles qui, certains soirs, est vraiment l'Opéra le plus central de Paris.

Le titre de cette féerie lyrique emprunté à Perrault et qui servit aussi à Carafa, à Herold et à Litolff avant d'être utilisé par Charles Silver, fut, un jour, employé par Octave Feuillet pour une comédie en cinq actes où la Belle au Bois dormant était la vieille société française, encroûtée dans des traditions immobilisatrices, et séparée volontairement des aspirations modernes et des idées progressites.

M. Charles Silver, l'auteur de la nouvelle œuvre, a fait jouer : à Rome, *Le ballet de la Reine;* au Nouveau-Théâtre de Paris, un mystère en quatre épisodes intitulé *Tobie ;* et aux Concerts Lamoureux une suite rapsodique sicilienne dont le morceau racontant Palerme avec les plus ingénieuses combinaisons de sonorités, fut injustement comparé à la *Napoli,* de Charpentier.

On sait que M. Charles Silver a épousé Mme Georgette Bréjean, qui avait débuté à l'Opéra-Comique sous le nom de Bréjean-Gravière et qui continue à charmer Bruxelles, Nice et Paris sous le nom de Bréjean-Silver ; le compositeur a eu la joie de voir incarné par sa femme le premier rôle de son œuvre, et d'entendre cette charmante artiste défendre sa musique avec un art acharné, quoique d'ailleurs personne ne l'attaquait.

A dire vrai, le conte de Perrault est autrement gracieux et vivant que le livret soumis à l'ingénieux talent de M. Silver ; et une coupe en scènes et en dialogues ne pouvait qu'alourdir la trame délicate du récit qui berça nos enfances ; mais, étant donné qu'il fallait du chant et des épisodes, MM. Carré et Collin ne pouvaient donner meilleur.

La Belle au Bois dormant. — 3e Tableau.

Le Prince Charmant, l'éveilleur divin qui, dans Wagner s'appelle Siegfried pour Brunnhild, et, dans Banville, s'appelle Pierrot pour Urgèle, est le petit-fils d'un chevalier qui fit endormir la princesse Aurore pour un siècle juste ; et cette petite guerre autour d'un sommeil de cent années pourrait s'appeler la guerre de cent ans. Celui qui réveillera la princesse endormie sera roi, dit la prophétie; ici, Gunther s'appelle Barnabé, un rustaud qui, justement, forme ce rêve, au soir de ses noces avec une petite Jacotte qui serait la plus villageoise des épouses si elle n'était pas figurée, à la Monnaie, par Mlle Eyreams dont les yeux tendres, le sourire espiègle, la voix radieuse illuminent tous les rôles qu'elle joue. Le Prince Charmant et Barnabé agissent chacun sous la protection d'une fée rivale, et, naturellement le paysan burlesque est battu par le joli seigneur de toutes les féeries. La princesse est réveillée par Aurore (ma tante Aurore au prologue, ma nièce Aurore au dernier tableau), et l'amour l'unira au beau prince; l'alerte Jacotte pardonnera à Barnabé ; les fleurs de Primevère triompheront des orties d'Urgèle, et le printemps radieux aura vaincu l'enfer grimaçant.

La Belle au Bois dormant, forme surtout une pièce à spectacle, une féerie pour bébés, mais c'est aussi de la musique pour grandes personnes. C'est du Wagner pour les enfants et c'est du Massenet pour leurs parents. On avait déjà trouvé qu'il y a trop de musique dans *Hœnsel et Gretel* ; on a adressé le même reproche à cette œuvre charmante. Pour nous, si nous nous plaignons quelquefois qu'une belle est trop mariée, nous ne regrettons jamais le contraire. Ce n'est pas une partition d'une haute envolée, mais c'est une partition écrite avec un soin exquis, un souci constant de charme, et une science vraiment jolie et parfois caressante.

L'interprétation de Mme Bréjean-Silver a idéalisé délicieusement le rôle de la princesse Aurore; il est impossible de chanter avec plus de justesse, de grâce, de style et de talent. M. Delmas est un bien agréable ténor ; le couple Barnabé-Jacotte est personnifié, pour la joie des yeux et l'enchantement des oreilles, par M. Boyer et Mlle Eyreams. Et la mise en scène du Théâtre de la Monnaie embellit magnifiquement l'illustration du conte de Perrault.

L'ENNEMI FRITZ.

Cl. Kary.



M. Dalmorès, dans *Le Roi Arthus.*

On vient de publier, à Berlin, un rapport concernant les auteurs dramatiques qui ont été le plus souvent représentés en Allemagne durant

la dernière saison. En tête viennent Meyer Forster et Sudermann avec 1255 et 1050 soirées. *Monna Vanna*, de Mæterlinck, parut en scène 835 fois. Ibsen a eu 323 représentations et Björnson 248.

A Rome, on assure que Gabriele d'Annunzio aurait consenti à confier à un librettiste sa *Figlia di Jorio;* la partition de cet ouvrage serait assurée par le compositeur Franchetti.

Un incident, plutôt curieux, s'est récemment produit à Trieste durant une représentation de la *Damnation de Faust*, donnée au Théâtre Verdi. On sait que la mise en scène du second acte de cette œuvre fait intervenir, dans une vision d'église, un évêque qui bénit la foule agenouillée à ses pieds. Or la police s'opposa absolument à cette apparition en scène d'un prince de l'église, et le curieux de l'affaire c'est que, pour remplacer l'évêque, on eut l'idée d'inventer un pasteur protestant. L'inquiète police se trouva ainsi détournée du souci qu'elle avait de voir outragé le scrupule religieux des spectateurs.

Cl. Rev. Théât.



La Belle au Bois dormant. — 1er Acte.

LYON. — Enfin ! le Grand-Théâtre de Lyon nous a donné la première représentation du *Crépuscule des Dieux*.

Depuis deux mois, les journaux de notre région annonçaient, à grand renfort de réclame, cette sensationnelle création. Tous les jours, de nouveaux entrefilets étaient publiés : « La première s'annonce comme prochaine, le matériel est arrivé. » Le lendemain, les nouvelles paraissaient moins affirmatives : « Une circonstance imprévue ne nous permet pas de fixer une date pour la première. » Bref, on se demandait, assez justement, si la régie municipale ne se jouait pas du public ; et je connus plus d'un acharné wagnérien, auditeur passionné des œuvres du maître de Bayreuth, se tourmentant de ne pouvoir s'endormir, comme d'habitude, en son fauteuil d'orchestre.

Cependant, grâce à la persévérance de notre kappelmeister Flon, le *Crépuscule* a vu le jour de la rampe et même avec succès.

La place dont je dispose ne me permet pas de donner un compte rendu de la représentation de cette œuvre gigantesque. Mes confrères lyonnais, dont on affirme la compétence artistique, parce qu'ils ont fait leurs études musicales à la faculté de médecine ou de droit, se sont, du reste, donné un mal inouï et... vain pour démontrer la trame de l'action scénique et pour révéler que la partition renferme de 70 à 80 thèmes caractéristiques (le chiffre est variable — plus on en trouve, et plus on est fort, paraît-il). Moi, en humble musicien, je déclare plus simplement qu'il est inutile de se livrer à de semblables observations ; le *Crépuscule* est une œuvre magistrale, assez claire et suffisamment équilibrée pour qu'une oreille exercée en découvre toutes les beautés, après une ou deux auditions.

La représentation du 13 janvier dernier a été très satisfaisante au point de vue interprétation. Le rôle de Brunnhild était confié à Mlle Gaussen, artiste dont nous faisons grand cas et dont la voix et le jeu rendent à merveille les héroïnes wagnériennes. J'ajouterai, cependant, que Mlle Gaussen gagnerait encore à soigner sa diction. Ses phrases ne parviennent pas toujours à l'auditeur, et si l'on considère que la traduction française des œuvres de Wagner est souvent d'un sens un peu obscur, on comprendra facilement le mince intérêt que l'on éprouve à suivre une chanteuse à peu près inintelligible dans le personnage de Brunnhild.

M. Verdier exulte de jeunesse et d'ardeur sous les traits de Siegfried ; Sylvain est parfait dans le rôle du sombre Hagen.

M. Rouard, Mme Rogery, Mlle Domenech et Mlle La Palme ont été bien au-dessous de leurs partenaires.

Il faut louer sans conteste les masses orchestrales et chorales tout à fait remarquables à plus d'un point de vue ; elles ont contribué, pour la plus large part, au succès qu'a obtenu la première du *Crépuscule*.

En complet admirateur de Wagner (et sans snobisme, croyez-le bien), j'ai plaisir à applaudir les tentatives de décentralisation accomplies à Lyon depuis quelques années ; je ne regrette qu'une chose, c'est que tous ces efforts incontestés ne soient pas surtout tentés en faveur des auteurs français. Certes, il faut connaître les maîtres de tous pays, mais notre Grand-Théâtre se montre peut-être trop accueillant aux étrangers. Saint-Saëns l'a écrit quelque part : « Si une ville nous dote d'un grand théâtre de musique, il faut qu'on n'y puisse représenter que des ouvrages composés par des français ou par des étrangers à l'intention de la France ; mais si c'est pour voir alterner sur l'affiche les œuvres italiennes avec les allemandes, et si, pour remplir un cahier des charges, on monte, de façon à le faire tomber, un ouvrage français, non, il n'en faut pas. L'école française est déja bien malade, ne l'achevez pas ? »

Y. K.

Cl. Rev. Théât.

La Belle au Bois dormant. — 2 Acte.

Cl. Cautin et Berger.




Mlle Mitzy-Dalti.

LA MODE AU THÉÂTRE

A l'exemple de nos grandes coquettes la *Revue Théâtrale* a éprouvé le besoin de se faire plus belle.

Avec cette nouvelle année, chères lectrices, elle se présente à vous sous un jour nouveau que vous saurez très certainement apprécier ainsi qu'il convient.

Comme par le passé nous y viendrons deviser avec vous des choses de la Mode et nous nous efforcerons de vous tenir au courant de ces mille riens qui sont cependant de nature à éveiller votre attention.

Les grandes premières auront notamment tous nos soins et nous ne faillirons point à notre devoir en vous signalant les heureuses créations que nous ne manquerons pas d'y découvrir.

Les toilettes et les modes ne seront pas seules l'objet de nos constantes préoccupations. Nous saurons, à l'occasion, vous dire le « bijou » qui sied à votre parure — le « parfum » qui s'impose à toute femme élégante.

Et tenez, chères lectrices, malgré notre intention de nous borner aujourd'hui à l'exposé de notre programme, nous ne saurions clore cette causerie, sans vous recommander d'ores et déjà une Essence, exquise entre toutes, connue seulement de quelques privilégiées, — elle se nomme « Pluie d'Or » et ne se trouve qu'aux Galeries-Saint-Martin, 13, boulevard Saint-Martin.

TSARRAM.



Au moment où la mémoire de Berlioz se trouve si justement et si magnifiquement exaltée, on ne saurait trop recommander l'étude très complète du Maître publiée par M. Tiersot, bibliothécaire du Conservatoire. Non seulement l'œuvre de Berlioz est jugée là d'une façon très compétente, mais, à côté, il est rendu compte d'une foule de détails curieux qui concernent le caractère, la vie et même les amours de Berlioz : ces amours multiples et toujours à peu près malheureuses qui désolèrent et agitèrent si fort son existence. (Hachette et Cie).

Les Maîtres de la Pensée Moderne, de M. J. Bairdeau, sont examinés d'une manière très sévère, même on pourrait dire assez solennelle ; néanmoins, il faut reconnaître la sûreté de la philosophie inspiratrice des jugements que cet ouvrage recueille. Stendahl, Herbert Spencer, Taine, Tolstoï, Ruskin, Victor Hugo se trouvent, tour à tour, étudiés avec une science et un soin parfaits ; mais l'analyse la plus curieuse est celle de Nietzche : ce Nietzche que la mode a adopté, par genre, et dont, sans le connaître, les snobs appliquent si exactement les idées. (Calmann-Lévy).

L'approche du Carnaval de Nice donnerait, s'il en était besoin, un regain d'actualité à l'aimable roman de G. de Raulin, *Plat-du-Jour*, dont on peut prédire, à coup sûr, qu'il restera dans la littérature comme une peinture définitive des folies carnavalesques de la Côte d'Azur.

Charles Pettit. — *Les Amours de Li-Ta-Tchou*. L'âme d'un lettré chinois, d'un grand seigneur aux idées, aux passions inconnues des Européens, la vie aussi de deux petites courtisanes, Bouton-d'Or-Pâle et Fleur-de-Pêcher, amours étranges, ivresses d'opium, meurtres, sang et supplices. Tout cela, dans un décor tragiquement gracieux d'Extrême-Orient. Voilà le livre originalement nouveau de M. Charles Pettit : un des succès certains de cette année.

Bellefleur, roman d'un comédien du XVIIe siècle, par M. François de Nion. — M. François de Nion aime particulièrement le XVIIe siècle. Déjà plusieurs séries de nouvelles et de contes lui ont acquis, dans ce genre de littérature, une juste réputation. Celle-ci se trouvera accrue par *Bellefleur*, roman d'un comédien. Ce n'est pas, à vrai dire, que les aventures du chevalier de Fontette et de Zerbine présentent une grande originalité. Depuis Scarron et le *Roman Comique*, la vie errante et mouvementée des comédiens de naguère a fourni, à de nombreux auteurs, un prétexte à des récits renommés, — Faut-il rappeler le plus illustre, *Le Capitaine Fracasse?* — mais ces choses-là sont narrées dans un joli style, d'un archaïsme plein de saveur et *Bellefleur* ne manquera pas de plaire à tous les délicats.

CARTES POSTALES. — En raison de la vogue toujours croissante des cartes postales illustrées, nous sommes heureux d'offrir, à nos abonnés et acheteurs, des séries de cartes postales choisies avec soin parmi celles réputées les meilleures et les plus artistiques, communiquées par le journal *Le Cartophile Illustré*. Sur les prix ci-dessous, nous faisons une remise spéciale de 20 %.

Sporting, 10 cartes enfantines en couleurs, genre anglais, série sportive humoristique	1 50
Les Mésaventures de Bébé, 10 cartes artistiques en couleurs, de Sancha, 160e mille	1 75
Les Mésaventures de Bébé, 2e série, 10 cartes artistiques en couleurs, suite de la 1re série	1 75
Chauffeurs et Autos, 10 cartes sportives en couleurs, de Camara, série artistique	1 75
Paris sous Charles V, 10 cartes en couleurs, physionomies de gens et de rues de cette époque	2 50
Les Trottins de Paris, 10 cartes artistiques en couleurs, sur la vie des midinettes	1 50
Les Ombres Chinoises, 6 cartes, silhouettes rehaussées d'un fin coloris, sujets enfantins, de Mme Parys	0 75
Idéale nature, 10 cartes genre art nouveau d'un goût artistique plein de poésie	1 75
Pater Noster, 10 cartes enfantines au bromure d'argent. 150e mille	2 »
Paternité, 10 cartes au bromure d'argent, sur les joies et les déboires de la paternité. 100e mille	2 »
La bonne prise de tabac, 10 cartes, 5 sujets au bromure d'argent, petite fille voulant imiter grand-mère	2 »
Suzette, 6 cartes en bromurotypie, gentilles poses enfantines	0 60
Napoléon et le Grenadier, 10 cartes au bromure d'argent, scènes de la sentinelle endormie	2 »
Vous Méritez! 8 cartes en couleurs, série humoristique pour attrapes et farces	0 80
Le Théâtre, 10 cartes en couleurs, série artistique sur la comédie, la tragédie, l'opéra, etc	1 75
Paris Artistique, 2 séries à 12 cartes, en eaux-fortes, des principales vues de Paris, tirage sur vrai papier Hollande, chaque série	1 50
Ces Demoiselles du Téléphone! 10 cartes, 5 sujets en belle phototypie, texte amusant	1 »
Envoi par grande vitesse, 6 cartes au bromure d'argent, série enfantine, colis de gracieux bébés	1 20
Allégorie! 10 cartes de Léal de Camara, série d'un genre nouveau sur la Patrie, la Poésie, la Pluie, etc.	1 50
Pierrot et Arlequin, 10 cartes en couleurs, de Lœbel Riche, sur les amours tragiques de Pierrot et Colombine	1 65

Les frais d'expédition pour chaque collection, soit 0 fr. 10 pour 10 cartes, et 0 fr. 05 pour chaque collection de 10 cartes suivantes dans un même envoi. Recommandation 0 fr. 10 pour la France, la Corse, l'Algérie et la Tunisie, 0 fr. 25 pour tous les autres pays.

Le Gérant : Charles RICHARD.

Caractère Grasset, de la Fonderie Peignot



Imprimerie de la *Revue Théâtrale*, L. GEISLER aux CHATELLES, PAR RAON-L'ÉTAPE (Vosges)